

Anne-Laure Cartier De Luca

Hélène de Troie

Lettres d'exil



LA VIE DES
CLASSIQUES



HÉLÈNE DE TROIE

Anne-Laure Cartier De Luca
HÉLÈNE DE TROIE
Lettres d'exil

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

© 2019 La Vie des Classiques

Retrouvez-nous sur www.laviedesclassiques.com

I

Polyxo, ma très chère amie, quel chaleureux accueil tu m'as réservé dans ta splendide île de Rhodes, où régnait autrefois ton époux, le très noble Tlépolémos ! Honneur à lui, qui avait fourni bien neuf navires aux Argiens pour leur expédition contre Ilion et qui a perdu la vie dans cette guerre où ont péri tant de héros, dont les exploits restent gravés dans nos mémoires ! À présent, digne veuve, c'est toi qui règues, sous le nom de ton fils, le prince Polyxo-Tlépolémos, dont tu es la tutrice. Et c'est en exilée que je suis venue chez toi, car, après le décès de Ménélas, Nicostratos et Mégapenthès, les fils qu'il a eu de son esclave Pieris, m'ont chassée de Sparte. Je te suis reconnaissante de t'être accordée avec eux afin qu'ils te permettent de m'offrir l'hospitalité. Dans mon malheur, j'ai ainsi la consolation de te retrouver, après tant d'années, mon amie d'enfance, née d'une riche famille d'Argos et élevée avec moi à la cour de Tyndare, mon père, le bien-aimé roi de Sparte.

J'ai versé bien des larmes en montant sur le navire que Mégapenthès avait fait armer pour me conduire jusqu'à Rhodes. Mais, à mon arrivée dans le port, quel émerveillement ! C'est entre une haie d'honneur que j'ai gravi le chemin qui conduit jusqu'à ton palais situé sur les hauteurs de la ville. Et, là, devant

les portes grandes ouvertes de l'imposant édifice, tu m'attendais en grand apparat. Tu étais accompagnée des membres de ton Conseil, vénérables vieillards drapés dans leurs laineux himations, et de religieux au crâne rasé, semblables aux prêtres de l'Égypte. Ton fils lui-même, qui n'a pas encore l'âge de conduire les affaires du royaume, mais bien celui d'être instruit dans les arts de la guerre, était présent, avec ses généraux et ses nombreux soldats. Tu étais entourée de tes suivantes, vêtues du long chiton d'une blancheur éclatante, et de tes femmes guerrières, en tunique courte, coiffées du brillant casque d'argent, glaive au poing et bouclier de cuir à l'épaule. Richement parée de tes voiles pourpres brodés d'or, tu m'es apparue aussi belle qu'une déesse. Tu as descendu trois marches pour venir à ma rencontre et m'a ouvert les bras, tandis que retentissaient les acclamations de la foule. Je ne t'avais pas revue depuis que nous avons été mariées, l'une à Tlépolémos, l'autre à Ménélas, et mon émotion était intense. L'affection que tu me portes est si douce à mon cœur.

Nous avons accompli ensemble les gestes rituels pour honorer les dieux dans leurs sanctuaires. Nous avons répandu le vin miellé et parsemé les autels de fleurs de l'arbre à grenades, aussi rouges que le sang des animaux sacrifiés. Ensuite, quelles joyeuses festivités, trois jours durant ! Les banquets se sont succédé, plus abondants, plus délicieux les uns que les autres ; puis, tu as donné le signal de l'ouverture des jeux, où les jeunes hommes ont rivalisé de vaillance et d'adresse. Le prince, surtout, plus beau et plus fort, a remporté la plupart des couronnes du vainqueur. Enfin, nous avons échangé nos dons : les parures de pierres fines, les diadèmes, les coffrets joliment ciselés. Les colliers que tu m'as offerts surpassent en valeur ceux que je t'ai apportés. Tu me le pardonneras, je l'espère, car mes beaux-fils m'ont dépossédée de mes bijoux les plus précieux. C'était, disaient-ils, bien assez de me laisser la vie sauve.

L'appartement que tu as mis à ma disposition dans l'aile la plus haute de ton palais est bien trop spacieux pour loger ma

suite, réduite au strict minimum, comme tu as pu le constater. Trois servantes et une intendante, rien de plus. Quelle honte pour une femme de mon rang ! Et point de garde personnelle ; aucun militaire pour ma défense ! Mais, de cela je ne me soucie en aucune façon, car je sais que je suis sous ta protection et celle des armées du prince. Tu m'as confié que Mégapenthès, dans l'un de ses messages, t'a enjoint de bannir toute présence masculine de mon entourage, surtout s'il s'agit d'individus en âge de porter les armes. Selon lui, tout homme qui m'approcherait risquerait de se laisser séduire et convaincre d'organiser une armée qui viendrait le combattre à Sparte, afin de lui ôter le pouvoir et de le remettre entre mes mains. Toutes deux, nous avons bien ri des craintes de Mégapenthès. J'étais plutôt flattée du pouvoir de séduction qu'il me supposait encore, alors même que, après une vie déjà longue et surtout très agitée, je n'aspire plus qu'au repos. En effet, c'est bien sous ton aile, aimable reine, que je désire mener désormais une existence paisible, dans la douceur de notre affection mutuelle. Il n'a rien à redouter.

Hier matin, le navire qui m'avait conduite jusqu'à ton royaume a repris la mer pour rejoindre Sparte, tout chargé de tes présents destinés aux nouveaux maîtres de la ville. Depuis la loge du palais, d'où l'on a vue sur le port, nous avons assisté ensemble à ce départ. Tandis qu'il s'éloignait de la côte, j'ai murmuré : « Hélène ne verra plus jamais le pays de sa naissance ! ». Tu m'as serrée dans tes bras pour me réconforter. Tu sauras me consoler, j'en suis sûre.

Après ces jours de fête et d'émotion, nous avons décidé d'aller nous reposer chacune dans nos appartements. Le soir, ton intendante est venue m'informer que tu étais trop lasse pour paraître au dîner. J'étais moi-même un peu fatiguée et je me suis fait servir un frugal repas dans ma chambre avant de me livrer au sommeil.

Ce matin, j'étais impatiente de te revoir. Je voulais surtout t'exprimer ma gratitude. Ces festivités en présence d'une si nombreuse assistance ne m'avaient pas permis de te parler à cœur ouvert ; puis le chagrin, au départ du navire argien, m'avait laissée sans voix pour te complimenter. De bonne heure, j'ai fait appeler ton intendante par mes servantes. Je l'ai priée de t'annoncer ma visite. Elle m'a répondu que tu ne recevais pas aujourd'hui. Sans doute as-tu encore besoin de repos. Je le conçois tout à fait. Il fallait pourtant que je t'exprime mes sentiments dans toute leur intensité et sans attendre. J'ai donc résolu te t'écrire cette lettre, que tu pourras lire en toute quiétude et qui, je l'espère, te sera agréable.

II

Très chère Polyxo, que s'est-il passé depuis le départ du navire argien ? Pourquoi n'ai-je pas le droit de te parler ? Voici trois jours que je me présente au seuil de tes appartements et que ta sévère intendante me dissuade de te rendre visite. Ce matin, j'ai bravé cette insolente et j'ai poursuivi mon chemin. Peine perdue ! Deux de tes femmes guerrières ont croisé leurs lances devant ta porte pour m'empêcher d'entrer.

Que signifie tout cela ? En outre, tu n'as pas répondu à ma lettre. Es-tu souffrante ? Vraiment, je le crains. Mais, précisément, si c'est le cas, pourquoi refuser mon secours ? As-tu oublié quelle a été notre intimité durant notre enfance et notre prime jeunesse ? Parce que tu étais d'honorable lignée, c'est toi que ma mère avait choisie pour être ma suivante la plus proche. Nous avons grandi ensemble et reçu la même éducation. Tu as été ma compagne de jeux, ma confidente. Ensemble nous avons suivi les leçons de mes maîtres, qui nous ont appris à lire, à écrire, à compter et, plus tard, nous ont aussi enseigné la danse, la poésie et le chant. Nous avons participé aux mêmes entraînements sportifs qui font des Lacédémoniennes les femmes les plus robustes et les plus saines de l'Argos. Tu excellais dans le lancer du disque et à la course à pied, j'étais plus habile dans le maniement du javelot. Souviens-toi ! Nous étions inséparables, de nuit comme de jour. Nous prenions nos bains, toutes les deux nues dans la grande vasque, dont mes servantes parfumaient l'eau avec des fleurs de jasmin. Nous nagions de concert dans le fleuve Eurotas. Et si longtemps que, à la fin, épuisées, nous nous reposions, étendues dans l'herbe de la berge, bien enlacées pour nous réchauffer. Combien de fois avons-nous comparé nos jolis seins qui prenaient forme sur nos

poitrines d'adolescentes ! Les tiens étaient pointus, les miens plus ronds. Je t'enviais. J'admirais ton abondante chevelure noire et ta peau mate. J'étais blonde et ma peau si claire supportait mal les rayons du soleil dont j'aimais pourtant la caresse. Oui, je t'enviais ! Et pourtant, lorsque nous sommes devenues nubiles, c'est sur moi que tous les regards se sont posés. On m'a proclamée la plus belle de toutes les filles de l'Hellade. Je ne pouvais, disait-on, qu'avoir été engendrée par un dieu. Zeus, le plus grand de tous, avait eu commerce avec Léda, ma mère. C'était sous l'apparence d'un cygne qu'il l'avait approchée. Tyndare n'était que mon père officiel. J'étais suprêmement belle et forcément divine. Mes malheurs allaient commencer.

Mais, voyons, pardonne-moi de m'égarer dans ces considérations sur ma personne ! C'est bien de toi que je dois me soucier à ce jour. Si tu es malade, sache que je peux te guérir. J'ai été initiée à cet art dans des circonstances bien particulières. Ce fut après la destruction de Troie, alors que Ménélas m'avait reprise pour me ramener à Sparte. Notre navire a été dérouté par un dieu qu'il avait négligé d'honorer avant notre départ et nous avons abordé sur les côtes égyptiennes. A Memphis, la magicienne Polydamma, femme de Thôs, m'a révélé le secret des plantes et leurs vertus curatives. C'est un savoir qu'il faut maîtriser, car leurs extraits peuvent donner aussi bien la guérison d'un mal que la mort subite. Quelques gouttes suffisent pour concilier le sommeil ou même provoquer l'oubli complet de son passé. Mais rassure-toi ! Quel que soit le mal dont tu souffres, je trouverai le remède afin que la vie te soit plus douce. Toutefois, pour que je puisse te venir en aide, il faut que je te voie, que je t'examine ou bien que tu me dises ce qui te tourmente, si c'est ton âme qui est affligée. Donc, je t'en prie, chère Polyxo, reçois ta fidèle amie, qui ne songe qu'à ton bien-être et ne désire que ton affection !

III

Chère Polyxo, je ne comprends pas ton silence. En outre, pourquoi m'est-il interdit de t'approcher ? Je me suis encore heurtée à tes femmes guerrières, qui me défendent l'accès à ta chambre. Pointant sur moi leurs lances, à l'instant où je m'avançais, elles ont failli me blesser. Mais cet incident n'est pas le plus grave. Car, alors que je traversais le vestibule pour regagner mes appartements, j'ai entendu des rumeurs dans la salle du Conseil. Quelqu'un en est sorti et, par l'entrebâillement de la porte, je t'ai aperçue : tu présidais l'assemblée ! J'ai voulu t'appeler. Une de tes guerrières s'est précipitée sur moi et m'a plaqué la main sur la bouche au risque de m'étouffer. Les autres m'ont entraînée sans ménagement jusqu'à ma chambre. Elles m'ont poussée à l'intérieur et ont bloqué l'issue. Quelle infamie ! Comment osent-elles porter la main sur Hélène, fille de Zeus ! Je veux qu'elles soient châtiées pour ce sacrilège. Mais, dis-moi, tu n'es donc pas malade ? Je me suis alarmée pour rien. Par erreur, je me suis apitoyée sur ton sort. Et toi, sans cœur, quand te soucieras-tu du mien ?

IV

Polyxo, ton silence m'est intolérable. Je dors mal. À l'aube, excédée de ne pouvoir trouver le sommeil, j'ai sauté de mon lit. Depuis ma fenêtre, j'ai regardé le soleil se lever sur la baie ; puis je me suis penchée sur le vide et j'ai été prise de vertige. J'avais bien remarqué que ton palais était construit sur un promontoire au-dessus de la mer, mais je ne savais pas que ma chambre surplombait une falaise aussi escarpée. Ce n'est certes pas par ce côté que je pourrais m'échapper et seul un oiseau pourrait voler jusqu'à moi.

Du moins, tes guerrières avaient-elles quitté ma porte. J'ai pu enfin sortir. Le palais était silencieux. Je me suis promenée sous le portique et jusqu'à la loge, d'où on peut apercevoir le port. Un navire appareillait. J'ai vu ton fils monter à bord. Je l'ai reconnu à son casque étincelant, au cimier de crin noir et à sa démarche fière. Le beau voilier a pris le large. Où va-t-il ? Quelle mission as-tu confiée au jeune prince ? Je sais que tu commences avec plusieurs contrées de l'Hellade, mais aussi avec l'Égypte. Je me suis mise à rêver. Voguer à nouveau vers des rives lointaines ; partir, comme au temps de ma jeunesse ! Mais, très vite, je me suis reprise. Assez ! J'ai eu mon compte de voyages, d'errances et, surtout, d'aventures. Ce qui me plairait désormais, ce serait de partager avec toi les soins que tu consacres à l'administration de ton royaume. J'aimerais que tu me juges digne de ta confiance et sollicites les avis d'une femme qui, ayant beaucoup vécu et beaucoup appris, pourrait, à l'occasion, te conseiller. Hélas, ce rêve-là est encore plus insensé ! Tu m'ignores, ne réponds pas à mes lettres, me laisses malmener par tes gardes. Que t'ai-je donc fait pour que tu me dédaignes ainsi ?

V

Cette fois, l'affaire est grave. J'exige une explication de ta part. Que tu refuses de me voir, que tu me confines dans mes appartements, au fil des jours je m'y étais presque résignée. J'acceptais même sans trop de colère de devoir prendre mes repas dans ma chambre ou mon office. En fait, je patientais. Te supposant en proie à des soucis majeurs, j'espérais que tu reviendrais vers moi lorsqu'ils se seraient apaisés. Cependant, aujourd'hui les lois sacrées de l'hospitalité ont été violées de façon irrémédiable. Je tiens à t'informer de ce qui s'est passé, car j'hésite à croire que tu aies donné des ordres pour que s'accomplisse un tel forfait.

Bien entendu, tu sais que ce sont tes femmes qui préparent mes repas. Selon l'habitude, l'une de mes servantes a goûté à tous les mets avant de me les présenter. Quel a été notre effroi lorsqu'elle a été prise d'un violent malaise ! Nous avons tenté d'appeler du secours. Personne n'a répondu et toutes les issues qui permettent d'accéder à la résidence royale étaient closes. J'ai cherché le contrepoison que j'avais placé dans mes malles. Il avait disparu. On me l'avait volé. La petite Ixia - c'était ma préférée - est morte dans d'atroces souffrances. Pourquoi ce crime affreux ? Je ne pense pas que le poison m'était destiné. En effet, à moins d'avoir perdu l'esprit, tu dois bien te douter que, étant donné l'existence pleine de risques que j'ai menée, je suis toujours sur mes gardes et d'autant plus si mon hôte ne partage pas mes repas. En réalité, tu n'escomptais pas provoquer ma mort. Il s'agit donc d'un avertissement. Pis encore, d'une menace. En somme, tu cherches à m'effrayer. Un jeu bien cruel pour cette innocente victime et qui me révèle ta perversité.

Ainsi ton accueil festif et hypocritement chaleureux n'était-il qu'une habile manœuvre pour me mettre en confiance,

m'entretenir dans l'illusion de ta bienveillance ? Ce n'est pas un hasard si ton hostilité s'est déclarée seulement après le départ de mon escorte. À peine mon navire s'était-il éloigné, tu t'es libérée de ma présence. Depuis ce jour maudit, tu as refusé de croiser mon regard. Mes lettres affectueuses n'ont pas touché ton cœur. J'ai enfin compris que je suis tombée dans un piège. Mais d'où tiens-tu cette haine, Polyxo ? Aie le courage de me le dire ! Songe qu'il s'agit peut-être d'un malentendu que nous pourrions dissiper ensemble !

À présent, je vais rejoindre mes suivantes pour veiller toute la nuit la jeune morte. Je prierai les dieux afin qu'ils accueillent son âme et la conduisent dans l'espace le plus paisible des Enfers. Perséphone, qui a le cœur moins endurci que le tien prendra soin d'elle. J'invoquerai aussi la sage Athéna afin qu'elle te ramène à la raison et t'inspire plus de justice dans ton comportement. Et si tu ne l'écoutes pas, prends garde au courroux de la déesse, imprudente Polyxo !

VI

Ce matin, tes guerrières sont venues chercher la morte afin que son corps soit brûlé dans le jardin réservé aux esclaves. Elles ont accepté que mon intendante et les deux servantes qui me restent lui fassent escorte ; mais elles ont refusé que je mène le cortège. Elles m'ont à nouveau enfermée dans ma chambre.

J'ai attendu toute la journée le retour de mes suivantes. À présent, la nuit tombe ; je suis seule. Jamais, je n'ai été aussi seule. Je ne cesse de penser à cette petite Ixia qui m'avait suivie ici de son plein gré. Son humeur joyeuse, ses attentions de chaque instant, ses gestes gracieux devaient adoucir mon exil. Pauvre enfant ! Je m'inquiète aussi du sort des autres. Pourquoi tardent-elles ainsi ?

VII

Mes suivantes ne sont pas revenues. Qu'as-tu fait d'elles ? Sans doute n'est-ce pas un corps qu'on a brûlé sur le bûcher, mais plusieurs ! Quel mal t'avaient fait ces pauvres filles ? Elles avaient seulement le tort de m'appartenir. Elles l'ont payé de leur vie. Leur présence me donnait encore l'illusion d'être ton hôte, même si ton hospitalité était plutôt rude. Désormais, je suis tout à fait ta prisonnière, à ta merci. À l'évidence, c'est bien ainsi que tu l'entends.

Ce matin, cinq harpies ont envahi ma chambre. La plus âgée m'a déclaré qu'elle-même et ses compagnes m'étaient envoyées par la reine pour me servir. C'est vraiment trop aimable de ta part. Et quelle superbe ironie ! En fait, elles m'épient, n'obéissent pas à mes ordres, fouillent dans mon linge, me réveillent en jacassant lorsque, enfin, je réussis à prendre sommeil. Plutôt, n'auraient-elles pas pour mission de me tourmenter ?

À l'inconvénient de leur présence, vient s'ajouter l'exiguïté du lieu dans lequel je suis désormais confinée. Je n'ai plus le droit de me promener dans le vestibule. De toute cette aile de ton palais que tu avais mise à ma disposition, il ne me reste que cette chambre, qui n'est d'ailleurs pas grande et dont la porte doit rester close. Me voici donc enfermée et surveillée comme si j'étais ta prise de guerre, ton otage ! Depuis quand sommes-nous ennemies ?

D'ailleurs, ne te suffisait-il pas de quatre meurtres pour me manifester ton hostilité ? Pourquoi y ajouter des mesquineries qui sont aussi dégradantes pour toi que pour moi ? Seule une violente haine peut t'égarer à ce point. Il serait temps que tu m'en révèles le motif.

VIII

Polyxo, ma perfide amie, alors que j'écrivais le mot « haine » dans ma lettre d'hier, tout s'est enfin éclairé dans mon esprit. Jusque-là, ton accueil festif et le souvenir de notre amitié d'autrefois m'avaient aveuglée. J'étais convaincue que tu n'étais pas de ceux qui, ayant perdu un être cher à la guerre de Troie, me tiennent pour responsable de leur malheur. Je croyais que, bien consciente du rôle infime que nous jouons nous, les femmes, lorsque les hommes ont décidé de se faire la guerre, tu estimais, à juste titre, que ma personne avait été de bien peu de poids dans la tournure des événements. J'imaginai que ton affection t'inciterait à la bienveillance à mon égard. À présent, je sais que ta rancœur est plus féroce, plus implacable que celle de cette foule vindicative et que tu m'as reçue chez toi dans le seul but de l'assouvir.

IX

Enfin, reine Polyxo, tu as daigné me répondre ! Dans sa brièveté, ta lettre confirme mes craintes. Je suis, dis-tu, la cause de la Guerre de Troie et ton époux est mort par ma faute.

Sévère Polyxo, toi qui me condamnes sans appel, es-tu absolument sûre que tes accusations soient fondées ? Es-tu certaine de tout connaître des motifs qui ont poussé les Achéens à prendre les armes contre Ilion ? Crois-tu vraiment que le rapt d'Hélène par le Troyen Pâris soit à l'origine du conflit ?

Sache que je détiens, à ce propos, des informations qui feraient vaciller tes certitudes ! Ne te méprends pas sur mes intentions. Je ne cherche pas à me disculper en alléguant, pour ma défense, l'intervention des dieux. On ne peut nier, cependant, qu'ils inspirent les mortels dans leurs pensées, dans leurs actes et qu'ils les mènent vers le but qu'ils leur ont assigné. Ainsi Athéna voulait-elle se venger de Pâris, qui l'avait offensée. À travers lui, elle haïssait les Troyens. Elle s'est servie des Achéens pour les anéantir. C'est pourquoi elle a fait naître dans l'esprit du plus puissant d'entre eux le désir de conquérir l'opulente Ilion. Ainsi, la décision de lancer une expédition en Troade a-t-elle été prise bien avant le séjour de Pâris à Sparte et bien avant mon enlèvement. Voilà la vérité ! Je peux même te préciser en quelles circonstances. Depuis lors, les acteurs de ce drame ont rejoint le royaume d'Hadès. Je suis la seule désormais à pouvoir en témoigner. Cette vérité, tu seras la première à la connaître. Il te suffit d'accepter de m'entendre. Aussi longtemps qu'il a vécu, Ménélas m'a contrainte au silence. Désormais, je ne crains plus ses menaces, ni sa colère, car les morts ne sont plus que des ombres sans force et ne franchissent pas deux fois l'Achéron.

X

Quelle obstination, Polyxo ! En réponse à tes accusations, je t'ai fourni, hier, les premiers éléments d'une vérité que tu gagnerais à connaître. N'as-tu donc rien compris ? Ou ne veux-tu rien entendre ? Plus que de vérité, tu me sembles avide de cruauté. Et, puisque me tourmenter te procure un malin plaisir, je te raconterai comment, dans un premier temps, je suis tombée dans le piège que tu m'as tendu aujourd'hui.

En effet, lorsque ton intendante est venue dans ma chambre, j'ai bien cru que s'annonçait le terme de ma disgrâce. Elle a ordonné aux servantes de veiller avec le plus grand soin à ma toilette, de choisir ma plus belle tunique et mon voile le plus fin ; puis, elle est sortie en me précisant que je devais être prête à son retour. J'en ai déduit que tu allais me recevoir. Pour te faire honneur, j'ai voulu me parer du riche collier que tu m'avais offert. Hélas, il n'était plus dans son coffret et, bien évidemment, aucune des femmes n'avouait l'en avoir ôté. À vrai dire, je ne m'en suis pas souciée outre mesure. Seule m'importait notre rencontre. Toutefois, au retour de l'intendante, il m'a fallu déchanter. Elle n'avait pas reçu l'ordre de me conduire jusqu'à toi, mais simplement de me faire visiter tes jardins. J'ai surmonté ma déception en m'efforçant de considérer ce droit à la promenade comme une première mesure de clémence.

Tes jardins sont magnifiques. Cette profusion de fleurs de grenadiers et d'ibiscus, dont le rouge éclatant forme un saisissant contraste avec le bleu du ciel, m'a émerveillée. Je t'en fais mes compliments. Tandis que nous descendions l'escalier de pierres bien ajustées qui conduit aux abords du rivage, je me sentais un peu revivre. Puis, nous avons longé une ferme, bien proprement tenue par tes gens, et nous avons pris la direction de la grotte où sont creusées des viviers alimentés en eau de mer, grâce à un système de canaux. Là, nous attendait un esclave, serrant sur sa

poitrine un porcelet qui se débattait en grognant. Il l'a tendu à l'intendante qui, d'un geste vif et précis, l'a jeté dans l'un des bassins. En un instant, l'eau s'est rougie du sang du petit animal déchiqueté, dont les morceaux épars n'ont pas tardé à disparaître. J'ai manifesté mon étonnement et mon dégoût devant cet acte stupide et cruel. L'intendante s'est alors tournée vers moi. Me regardant droit dans les yeux, avec une froide insolence, cette femme odieuse m'a déclaré :

- Voilà le sort que notre puissante reine réserve à ses ennemis !

Elle s'attendait sans doute à me voir m'évanouir ou du moins devenir blême et trembler de peur. C'était, bien sûr, d'une savoureuse description de ma frayeur que tu escomptais te délecter. Désolée de te décevoir. Cette mise en scène grotesque n'a suscité que mon mépris. Je te fais ce récit simplement afin que tu saches que ton intendante a parfaitement rempli la mission que tu lui avais confiée et que j'ai bien compris ton message. Mais, ma pauvre Polyxo, à qui crois-tu avoir affaire ? Au cours de ma vie aventureuse, j'ai couru bien des risques et j'ai assisté, notamment durant le sac de Troie, à des carnages autrement plus horribles que le démembrement de ce malheureux petit cochon ! Décidément, tu sombres dans le ridicule. Il est temps de te reprendre. J'ai toute la patience qu'il faut pour t'y aider. Et, d'abord, retiens bien cette précision ! Je ne suis pas ton ennemie. Je n'ai jamais fait preuve d'hostilité à ton égard ; je n'ai jamais cherché à te nuire. D'ailleurs, je ferai en sorte d'oublier ce fâcheux incident. Donc, réfléchis un peu, ma très chère ! Avant de me jeter en pâture aux murènes, ne voudrais-tu pas connaître les secrets que j'ai promis de te confier ?

XI

Depuis cette édifiante promenade, me voici à nouveau recluse ! J'ai dû remettre à ton intendante mes vêtements et mes sandales. Je vis pieds nus, affublée d'une loque qui a servi à l'une de tes esclaves. Est-ce bien ainsi que tu veux Hélène, démunie, humiliée ? Pourtant, je constate que tu ne m'as pas dépossédée de mon matériel d'écriture. J'ai encore une malle pleine de papyrus, de calames et de pains d'encre. C'étaient, en fait, de simples souvenirs de mon séjour en Égypte, que j'avais emportés jusqu'ici pour ne pas rompre tout à fait avec mon passé. Bien m'en a pris ! J'ai reçu le droit de continuer à en disposer. On te portera mes lettres. Que dois-je en conclure ? Serais-je parvenue à susciter ta curiosité ? Il est plus probable que tu attendes de moi une confession, des aveux, bien utiles pour me condamner. J'en prends le risque. Je vais en effet te confier ce que je sais. Mais, pour que tout soit clair, il te faut un récit complet et détaillé des événements, notamment de ceux qui nous concernent de près toutes les deux, car il est vrai que nos destins sont en grande partie liés. Il convient donc que je reprenne l'évocation de notre prime jeunesse là où je l'ai interrompue.

T'en souviens-tu ? Nous étions à peine adolescentes et, déjà, ma beauté faisait de moi l'objet de bien des convoitises. Je m'en souciais fort peu et souhaitais vivre comme toutes les filles de mon âge. Un peu plus librement sans doute, étant d'un naturel enclin à l'insouciance. Cependant, ma renommée se répandit dans tout le pays et, notamment, en Attique, où régnait l'invincible Thésée. Le héros avait accompli de prodigieux exploits. Il avait chassé d'Athènes la magicienne Médée, qui avait ensorcelé Égée, son père. Mieux encore, il avait délivré la cité d'un effroyable tribut que lui imposait Minos, le roi de Crète : sept jeunes gens et sept

jeunes filles envoyés chaque année dans l'île pour être dévorés par un monstre à tête de taureau et corps d'homme, que celui-ci cachait dans son palais. Thésée avait tué le Minotaure. Il avait largement mérité la reconnaissance des Athéniens qui, en effet, étaient à sa dévotion. Il entretenait d'ailleurs cette vénération en accomplissant sans cesse de nouvelles prouesses. Il avait accompagné les Argonautes dans leur conquête de la Toison d'Or ; il avait vaincu les Amazones, ces femmes guerrières et cruelles, et réussi à leur enlever leur reine, Antiope. Puisqu'il était le plus valeureux des héros, la plus jolie fille de l'Hellade ne devait-elle pas lui appartenir ? Qui oserait l'affronter s'il décidait d'enlever Hélène ? Rien ne lui était plus aisé.

Ce jour-là, je me baignais avec toi dans le fleuve Eurotas. Alors qu'il m'emportait, je tentai de saisir au moins mon voile pour me couvrir. Il ne m'en laissa pas le temps. Et c'est ainsi qu'il m'exhiba nue à son peuple ébahi, lorsqu'il rentra dans sa ville ! Puis, il m'enferma dans sa vaste demeure. Que pouvait faire Tyndare, mon malheureux père ? Ses moyens militaires ne lui permettaient pas de mener un combat contre les Athéniens. Il me fallait subir mon sort.

Certes, Thésée était le plus puissant des rois et un immense héros. Hélas, c'était aussi et tout simplement un homme ! Il avait presque deux fois l'âge d'être mon père, et je t'assure que partager son lit a été pour moi le pire des cauchemars. Sa corpulence était impressionnante. Il avait à peu près gardé sa musculature athlétique, mais sa peau était grise et fripée, marquée de laides cicatrices qui résultaient de ses innombrables luttes avec des monstres de toute espèce. Je ne puis t'exprimer l'horreur de ma première nuit, ni le dégoût que m'inspiraient son désir et notre contact physique chaque fois qu'il me l'imposait. Puis, je me suis trouvée enceinte. C'est à cette époque qu'il s'est lancé dans la plus folle de ses entreprises. En compagnie de son ami Pirithoos, qui voulait s'emparer de Perséphone, il est parti pour le royaume des Ombres. Mais il fut capturé par Hadès et,

durant sa longue absence, des clans rivaux ont multiplié les intrigues de palais. La situation s'est dégradée à Athènes. Profitant des affrontements qui agitaient la cité, mes frères, les Dioscures, ont pu enfin me délivrer. Dans un premier temps, il ne m'ont pas conduite à Sparte, mais à Mycènes, chez ma sœur Clytemnestre et son époux Agamemnon. Là, j'ai mis au monde une fille, qui fut nommée Iphigénie. Sur leur conseil, je leur ai laissé cette enfant. Comment aurais-je pu refuser ? J'étais si jeune et mon avis comptait si peu !

Voilà, Polyxo, comment s'est déroulée la première expérience de ma vie de femme ! Te semble-t-elle assez rude ? Cependant, en dépit de mes épreuves, la maternité m'avait épanouie. J'avais acquis des formes avantageuses. De l'avis de mon entourage, j'étais plus belle que jamais. Les Dioscures m'ont ramenée à Sparte, où j'ai enfin retrouvé mes chers parents. Un bonheur de courte durée, car, m'estimant au sommet de ma splendeur, ils ont très vite entrepris de me marier. Et c'est ici que commencent les incroyables péripéties du choix de mon époux...

Mais, tu me permettras de te les conter dans une prochaine lettre, car la nuit tombe. Les femmes qui me tiennent lieu de servantes refusent de m'apporter des lampes. Elles ont décidé qu'il était l'heure de me coucher.

XII

Lorsque Tyndare annonça qu'il se disposait à accorder ma main, la nouvelle retentit dans toute l'Hellade comme la foudre de Zeus dans un ciel de plein été. Les prétendants accoururent de partout. De l'Étolie à la Béotie, de l'Arcadie à l'Argolide, depuis les hauteurs de la Thessalie jusqu'à la pointe de la Laconie et depuis la Crète jusqu'aux îles de la mer Icarienne, tous se précipitèrent à Sparte ! Certains avaient dû marcher durant des jours, d'autres abordèrent nos côtes après avoir affronté de violentes tempêtes ; pourtant, aucun ne laissait voir la fatigue sur son visage. Tous affichaient un air conquérant et se donnaient fière allure. Ils étaient, pour la plupart, issus de riches et illustres familles et pouvaient s'enorgueillir de compter des héros parmi leurs aïeux.

Les premiers arrivés furent logés au manoir de mon père. Cependant, leur nombre augmentait chaque jour. Ils furent bientôt près d'une centaine. Ils se présentaient avec leurs compagnons d'armes et leurs serviteurs. L'espace vint à manquer. Il fallut installer un campement aux alentours de la demeure. De la fenêtre de ma chambre, j'assistais à un étonnant chambardement. Chaque clan dressait ses tentes, aménageait son cantonnement, investissait les lieux comme s'il s'agissait d'assiéger une forteresse. Toutefois, ce n'était pas la guerre, si bien que cette foule turbulente laissait libre cours à sa joyeuse exubérance. Tout au long de la journée, c'était un fameux tapage. Enfin, le soir, le bruit et l'agitation cessaient. À mesure que l'obscurité enveloppait le paysage, tout s'apaisait. Ne montait alors jusqu'à moi qu'une lointaine rumeur, où se mêlaient la voix grave des hommes et les sons aigus des instruments de musique. Tard dans la nuit, je distinguais seulement les lueurs des feux de camp qui parsemaient

la plaine. Plus troublée encore, je devinais que, autour des braises chaudes, on festoyait comme pour célébrer une victoire. Car tous ces princes étaient rivaux, mais chacun était sûr de l'imminence de son succès. Pour eux, Hélène était-elle autre chose qu'un trophée ?

Chaque jour, dans la grande salle du manoir, avait lieu une interminable cérémonie. Tyndare accueillait les prétendants. Un à un, ils lui rendaient hommage et, après l'échange des compliments d'usage, déposaient à ses pieds leurs présents. Sur l'estrade, un peu en retrait, trônait aussi Léda, ma mère, et elle m'avait fait prendre place à ses côtés. Sous ses beaux voiles, elle montrait un visage austère, répondant par un bref signe de tête aux jeunes princes qui s'inclinaient respectueusement devant elle. Je savais que, pour ma part, je devais rester aussi impassible qu'une statue et parfaitement sereine, mettant ainsi en évidence mon entière soumission à la décision de mon père quant au choix de mon époux. Ces hommes qui défilaient sous mes yeux avaient tous un point commun : une musculature puissante, acquise par les exercices physiques et l'entraînement au maniement des armes. Tous parlaient d'une voix forte et assurée. Ils s'appelaient Agapenor, Ascalapos, Ménesthé, Philoctète, Podarcès, Thoas, Ajax, Alcémon, Amphiloque, Amphimaque, Ancée, Antilochos, Diomède, Elphénor, Ménélas, Machaon, Pénélee, Phidippos, Ulysse...Tels sont du moins les noms qui, à cet instant, me reviennent en mémoire. Les autres, je ne les ai pas retenus. D'ailleurs, ces prétendants, je leur accordais peu d'attention. Aucun ne me plaisait. Par leur corpulence massive, ils me rappelaient Thésée. Je me les représentais à son âge et le dégoût me reprenait. L'avenir me semblait bien sombre.

Pourtant, un jour, tout a changé. Ce fut, soudain, comme si la haute salle était éclairée par mille flambeaux. Un homme, très jeune, svelte, élancé et qui éclipsait tous les autres par sa prestance et sa beauté, venait d'entrer. Il était originaire d'Argos et s'appelait Tlépolémos ! Je le contemplais, ébahie, tandis qu'il

rendait hommage au roi. Puis, alors qu'il venait s'incliner devant ma mère, nos regards se sont croisés. Mon cœur s'est mis à battre à tout rompre. La tête me tournait. À cet instant, si la douce Aphrodite, jetant sur moi son voile, ne m'avait dissimulée à l'assistance, mon trouble n'aurait échappé à personne. Mais, tandis que je perdais contenance, la déesse me souriait. Enfin, j'étais tombée amoureuse ! D'un seul coup s'envolèrent l'ennui, le dégoût, la résignation. Il m'apparut que, loin de me soumettre à la décision de mon père, il n'appartenait qu'à moi de choisir mon époux. Tlépolémos me révélait à moi-même. Il s'imposerait à tous. Telle était ma conviction.

Le soir venu, j'ai dépêché auprès de lui ma plus proche suivante. C'était toi, bien sûr, Polyxo ! Je t'ai chargée de le guider jusqu'au petit jardin en dessous de ma chambre. Après mon coucher, j'ai renvoyé mes servantes. Tu avais versé, dans le vin de nos gardes, l'élixir qui concilie le sommeil ; et cette fois-là ne fut pas la dernière. Tard dans la nuit, traversant, pieds nus, les salles du manoir désormais silencieux, j'ai rejoint Tlépolémos. Calme, apparemment maître de lui-même, il ne fit pas un geste, comme s'il attendait de moi le premier signe. La suite me prouva que, en réalité, il brûlait d'impatience. Dénouant ma ceinture, je fis glisser ma tunique jusqu'à terre. Ce fut alors un ouragan de caresses et d'étreintes passionnées. Enfin, je connaissais l'ivresse du plaisir et la stimulante joie d'aimer ! Chaque nuit, durant toute une lunaison, j'allai le retrouver. Quels délicieux moments ! Nous avions notre cachette dans un bosquet de lauriers. Nos ébats amoureux froissaient les feuilles des souples arbustes, qui exhalaient leur vigoureux parfum ; nos corps s'entendaient à merveille, les serments que nous échangeions à voix basse, avant de nous quitter, nous faisaient croire que nous étions unis pour toujours. Je regagnais ma chambre dans un état d'exaltation proche du délire.

Le matin, alors que mon père continuait de recevoir les prétendants, je reprenais mon rôle de statue au regard lointain.

Enfin, la dernière cérémonie de présentation eut lieu. Entre les jeunes hommes impatients de connaître la décision du roi, la tension montait. Leur rivalité s'exacerbait. Ils se lançaient des défis, des menaces ; ils s'emportaient à tout propos. Inquiet du climat de violence qui s'instaurait dans sa maison, Tyndare tergiversait. Il craignait que son choix ne suscitât la jalousie, la haine. La rancœur de ces princes orgueilleux pouvait les mener à des conflits sanglants. Il fit part de son souci à Ulysse. C'est ainsi que, sur son conseil, il leur fit jurer de porter secours, tous ensemble, à celui qui deviendrait l'époux d'Hélène, si jamais quelqu'un tentait de la lui ravir. Chacun escomptant être l'élu, tous acceptèrent de prêter serment. Après cette cérémonie solennelle, les esprits s'apaisèrent, le calme revint au manoir. Le conseil d'Ulysse était judicieux. La manœuvre de Tyndare était habile. Pourtant, ce serment allait avoir de terribles conséquences. Bien sûr, personne à l'époque ne pouvait les prévoir. Elles ne se révéleraient que bien plus tard.

Pour l'heure, j'étais dans un rêve. Étourdie par ma passion pour Tlépolémos, persuadée que sa supériorité était incontestable, je n'imaginai pas le moins du monde que le choix de mon père puisse se porter sur un autre. Et toi, Polyxo, qui étais dans la confiance, tu m'entretenais dans cette illusion. D'ailleurs, peut-être Tyndare aurait-il accepté ma requête si je lui avais demandé de me marier à ce jeune prince d'Argos ? Ainsi, que de malheurs évités !

Hélas, survint un incident qui allait ruiner tous mes espoirs. Des jardiniers avaient remarqué des traces suspectes aux alentours du bosquet de lauriers. À mon insu, car il jugeait inutile de m'effrayer, mon père donna l'ordre à ses gardes d'effectuer une ronde de nuit sur les lieux indiqués. Ils y surprirent Tlépolémos. Que faisait donc ce prince dans le jardin réservé aux femmes ? L'événement suscita l'émoi général et la fureur de Tyndare. C'est alors, Polyxo, que tu accomplis un surprenant exploit. Sans même me demander mon avis, tu allas te jeter à ses pieds. Tu imploras sa

clémence. C'était toi, affirmas-tu, que Tlépolémos attendait chaque nuit. Que le roi magnanime veuille te pardonner ta conduite honteuse ! Je me suis souvent demandé si tu avais agi de la sorte pour m'épargner sa colère et me sauver du déshonneur ou si tu n'étais pas déjà amoureuse du bel Argien. Toujours est-il que Tyndare décida sur le champ que Tlépolémos devait t'épouser ou mourir. L'union fut célébrée le jour-même. Pour moi, il choisit celui qui avait apporté les plus riches présents. Il était le fils cadet d'Atrée. Agamemnon, son frère, régnait sur Mycènes. Il s'appelait Ménélas. Peut-être avais-je été la plus belle fille de l'Hellade, la plus courtisée, mais j'étais surtout la plus malheureuse.

Ménélas n'avait décidément rien pour me plaire. Il était massif, comme les autres et même un peu gras. Dans mes premiers mois de vie conjugale, je ne tardai pas à constater que son esprit était aussi lourd que son corps, sa conversation aussi plate que son épée. Sans doute était-il amoureux, mais son langage était si fruste que ses compliments tournaient à l'obscénité. Se voulant autoritaire, il était violent dans ses gestes, ses propos. Pourtant, il était incapable de prendre seul une décision importante. Il vivait sous l'emprise de son frère, qu'il consultait fréquemment, lui faisant parvenir des messages, attendant nerveusement sa réponse. Contre toute logique, ce faible, cet indécis était obsédé par son désir de puissance. Et ce n'était pas le moindre de ses paradoxes. Enfin, sa cupidité était sans bornes. Je le sentais capable de n'importe quel compromis pour acquérir des richesses. Toutefois, j'étais encore loin de me douter à quel point je subirais les conséquences de son vice.

Quant à toi, Polyxo, ton union avec Tlépolémos fut-elle heureuse ? On m'a rapporté qu'il était devenu taciturne et irascible. Il avait la réputation de s'emporter pour un rien. Dans un accès de colère contre un esclave, il avait même tué accidentellement un parent. Il s'est ainsi trouvé contraint à l'exil et, bien sûr, tu l'as suivi. Malgré tout, c'était un homme de valeur. Quelques années plus tard, il était devenu le maître de Rhodes et

régnait sans partage. Je ne vous ai plus revus. Tlépolémos était à jamais perdu pour Hélène !

Chère Polyxo, si j'évoque aujourd'hui ce lointain passé, c'est afin que tu réfléchisses au bien-fondé de ta rancune. En effet, à la lumière de ces événements, laquelle de nous deux devrait haïr l'autre ? Ton initiative auprès de Tyndare, même s'il s'agissait d'un acte de dévouement, fut pour moi bien malencontreuse ! Pourtant, je ne t'en ai pas tenu rigueur. Après bien des années, je suis venue chez toi animée des meilleurs sentiments. Par une conduite odieuse, ne m'oblige pas à penser que, au temps de notre belle jeunesse, tu as agi par ruse afin de me ravir mon amant ! Et surtout, je t'en prie, demande-toi si je mérite vraiment le sort que tu me fais subir à présent !

XIII

Polyxo, est-ce là ta réponse ? Un autre méchant tour ! As-tu donc entrepris de me rendre folle ? Ton silence m'affligeait déjà bien assez. Trois jours durant, j'ai attendu un mot de toi. Je tournais en rond dans ma chambre, refusant toute nourriture, comme un fauve en cage. À la fin, je me suis blottie dans un recoin de la pièce. Abattue, incapable de me mouvoir, je suis restée ainsi prostrée très longtemps. J'avais fermé les yeux. Quand je les ai rouverts, les servantes avaient disparu. J'ai pensé qu'elles avaient pris peur et qu'elles étaient allées t'avertir de mon état. J'ai résolu de me coucher pour attendre leur retour. Et, qu'ai-je trouvé dans mon lit ? Un énorme serpent ! J'ai couru tambouriner à la porte en appelant au secours. Tes femmes l'ont ouverte en riant. Elles se moquaient ouvertement de ma frayeur. Combien j'étais ridicule ! En effet, le noir reptile, à peu près inoffensif, était en léthargie. Quelqu'un l'avait déposé entre mes draps dans le seul but de m'épouvanter. Bien sûr, ces misérables filles ne font qu'exécuter tes ordres. N'as-tu pas honte de leur en donner de si stupides ? Polyxo, je t'en prie, cesse ces intimidations, ces mesquineries ! Méfie-toi de tes excès ! Il se pourrait bien que les dieux te punissent de tant de bassesse.

XIV

En dépit de ton obstination à te montrer hostile, j'ai résolu d'aller jusqu'à bout de mon récit. Dans cette vie de recluse que tu m'imposes, je n'ai d'ailleurs aucune autre occupation qui puisse tromper mon ennui. Ce que je vais te raconter devrait t'ouvrir l'esprit, éclairer ton jugement, te convaincre, enfin, que ce n'est pas à moi que tu dois t'en prendre si tu te trouves veuve à présent.

Je t'ai déjà parlé de Ménélas, de ses manières frustes, de son caractère tout à la fois irascible et velléitaire, et tu auras deviné le mépris que m'inspirait sa soumission à son frère. Toutefois, des années durant, j'ai joué, à ses côtés, le rôle d'épouse soumise et discrète que nous imposent nos coutumes. Mon père, en mourant, lui avait légué le trône et le trésor de Sparte. De notre union était née une fille, qui fut nommée Hermione. Ménélas avait de bonnes raisons d'être heureux. Pourtant, il ne l'était pas. Son constant désir d'obtenir plus de biens et de pouvoir le taraudait.

Agamemnon, encore plus avide et surtout plus ambitieux, exacerbait son insatisfaction. Lorsqu'il lui rendait visite, il ne manquait jamais de critiquer notre train de vie, qu'il trouvait trop modeste pour un Atride et de lui reprocher de se contenter de peu. Il se vantait d'avoir su faire de Mycènes une cité plus prospère que Sparte et l'incitait à suivre son exemple.

Un soir, il prétendit qu'ils pourraient ensemble soumettre les autres cités de la Grèce, s'il l'assurait de son soutien, et lui fit miroiter les avantages d'une telle entreprise. J'avais surpris ce genre de propos incidemment, après un banquet donné par Ménélas en l'honneur de son frère. Les convives s'étant retirés, ils étaient restés tous les deux à parler et à boire. Pour ma part,

j'étais montée de bonne heure dans ma chambre. Mes servantes étaient endormies. Il faisait très chaud. Je ne parvenais pas à trouver le sommeil. Afin de prendre le frais, j'étais venue m'asseoir sur les marches de l'escalier qui, depuis la grand-salle, conduit à mes appartements. J'étais à demi cachée par une colonne ; aucun des deux frères ne pouvait me voir. Les flammes des lampes faisaient danser leur lumière sur leurs faces avinées ; ils buvaient sans aucune mesure et parlaient à voix haute. Cette conversation m'avait inspiré de la méfiance à l'égard d'Agamemnon : j'estimais que, en cas de victoire, il ne partagerait pas le pouvoir avec Ménélas et qu'il tentait de l'entraîner dans une dangereuse aventure. Par la suite, à chacune de ses visites, je repris donc mon poste d'observation. C'est ainsi que, par une nuit mémorable, je l'entendis exposer un projet qui, outrepassant ses sempiternelles exhortations et remontrances, contenait en germes toutes les calamités dont tu m'estimes responsable.

Le matin même, Agamemnon était arrivé chez nous chargé de cadeaux tout à fait remarquables. Cette générosité m'avait paru suspecte, car elle n'était pas dans ses habitudes. Il m'avait offert un diadème serti de pierres précieuses et un voile brodé de fils d'or. Pour Ménélas, il avait apporté des armes magnifiques. Sur le moment, il refusa de lui révéler la provenance de ces objets de grande valeur ; mais, il lui affirma qu'il pourrait en posséder lui-même de bien plus riches encore s'il se décidait à suivre ses conseils. Il ajouta qu'ils en parleraient plus tard. C'est donc animée de la plus vive curiosité que je vins écouter leur conversation nocturne. Toutefois, je n'avais pas imaginé à quel odieux conciliabule j'allais assister. Ce que j'ai entendu à cette occasion, je vais te le confier ici. Et, je te le jure par Athéna aux yeux pers, sans y rien changer ni ajouter ! Tout ceci est resté gravé dans ma mémoire. Voici enfin le secret que tu dois connaître !

D'après l'habile récit d'Agamemnon, les précieux objets provenaient de la Troade. Il les tenait du roi Priam en personne ; car, après une période marquée par des conflits plus ou moins

graves, il avait apaisé la colère de ce roi en libérant plusieurs captifs et lui envoyant une ambassade en signe de paix. Ainsi, afin de sceller leur accord, l'illustre Troyen avait-il fait porter au Mycénien ces superbes présents et bien d'autres encore. En outre, ce que les membres de la délégation avaient pu observer à la cour de Priam confirmait sa légendaire opulence. C'était, à l'intérieur de son palais, un luxe qu'ignoraient les princes grecs, des cérémonies grandioses, des réceptions fastueuses, des banquets d'une abondance extraordinaire, agrémentés par les multiples saveurs et parfums de l'Asie et auxquels participaient des femmes de grande beauté, parées de bijoux éclatants et vêtues de longues tuniques taillées dans une étoffe étrangement chatoyante. Ils étaient revenus éblouis de ce voyage et lui avaient conté leur émerveillement.

Je voyais que Ménélas écoutait avec une attention passionnée les vantardises de son frère. Il avait la bouche ouverte ; l'envie, la convoitise déformaient les traits de son visage. Stimulé par l'intérêt qu'il avait suscité, le fourbe Agamemnon avait ajouté :

- Et tout cela n'est rien ! Priam est certainement en possession d'un fabuleux trésor. D'ailleurs, il n'en fait pas mystère.

Il y eut un silence. Ménélas, en proie à une vive émotion, qu'il s'efforçait de maîtriser, était incapable de parler. Enfin, reprenant ses esprits, il demanda :

- Mais, d'où tient-il toutes ces richesses ?

Agamemnon éclata de rire.

- Mon frère, dit-il, ton ignorance m'étonne. Réfléchis un peu ! Étant donné la position de sa cité, Priam contrôle l'accès à la Propontide. Le passage des nombreux navires par l'Hellespont est, pour lui, une inépuisable source de gains, puisque ceux-ci doivent s'acquitter d'un droit de péage. Par voie de terre, les caravanes lui apportent les épices et les produits les plus prisés de la lointaine Asie. Son royaume est couvert de plaines fertiles et de

prairies propices à l'élevage du bétail. Le pavot à graines blanches, dont on extrait l'opium, pousse en abondance sur de vastes étendues. Il en fait un fructueux commerce. C'est aussi en Troade que naissent les chevaux de belle race, ceux qui seront les plus robustes et les plus rapides durant les batailles.

- En somme, il a tout ce qui manque dans nos contrées rocailleuses, conclut Ménélas, avec dépit.

- Et qu'il nous faut conquérir ! tonna Agamemnon, en ponctuant son exclamation d'un vigoureux coup de poing sur la table. Mais, Troie est bâtie tout en haut d'une colline. Elle est protégée de hautes et indestructibles murailles. Je l'ai aperçue de loin au cours de mes navigations. C'est une ville fortifiée, imprenable.

Puis, baissant la voix, il s'exprima sur le ton de la confiance.

- Du moins pour le nombre de guerriers que nous pourrions rassembler, toi et moi...

- Même très valeureux ? hasarda Ménélas.

- Les fils de Priam sont en âge de combattre. Ils sont bien entraînés et bien armés. De son épouse, Hécube, et de ses nombreuses concubines, il en a presque autant que la Grèce compte de héros. Il peut, en outre, s'appuyer sur ses alliés en Phrygie et Mysie. Non ! toi et moi, seuls contre Priam, nous ne pouvons rien. Ce qu'il faudrait, c'est que tous les princes de la Grèce se coalisent contre lui. Des hommes, des armes, de solides navires, des combats sans merci, et nous prendrions l'orgueilleuse Ilion. Ah ! quel butin nous en rapporterions ! Et quelle gloire pour nous, à jamais !

Ménélas, fasciné, resta à nouveau silencieux. Puis, secouant tristement la tête, il objecta :

- Mais les princes de la Grèce se contentent de régler les différends qui les opposent en se combattant les uns les autres ;

ou bien, ils souhaitent simplement vivre en paix. Ils ne voudront jamais se jeter dans cette guerre.

- À moins qu'on ne les y oblige, rétorqua sournoisement l'aîné des Atrides.

L'autre haussa les sourcils.

- Je ne vois pas comment...

Agamemnon avait mené son interlocuteur exactement là où il voulait :

- La clef du problème, dit-t-il, tu la détiens dans ta maison.

- Dans ma maison ? s'étonna Ménélas.

- Hélène, bien sûr ! répondit très posément Agamemnon.

Ce fut comme si deux mains invisibles m'avaient saisie à la gorge. Elles allaient serrer de plus en plus fort. Je sentais battre le sang à mes tempes, tout en moi se révolta.

- Que vient faire ici Hélène ? demanda Ménélas, hébété.

Le Mycénien feignit la surprise :

- Voyons, aurais-tu oublié le fameux serment des prétendants ? Ne doivent-ils pas venger son époux si Hélène lui était ravie ? Et ce sont à peu près tous les princes de l'Hellade qui ont souscrit à cet engagement...

Ménélas, en pleine confusion, balbutiait :

- Je ne l'ai pas oublié. Mais...mais, je ne vois pas où tu veux en venir.

L'autre, comme s'il s'agissait d'une affaire d'une lumineuse évidence, lui exposa son plan :

- Eh bien, je vais te le dire ! Faisons en sorte qu'un prince troyen enlève Hélène ! Alors, sous le prétexte d'aller la reprendre, nous

pourrons rallier les chefs grecs et lancer une formidable expédition contre Ilion. Nous punirons le coupable et tout son peuple. Nous pillerons et dévasterons la cité de Priam. Puis, tu ramèneras ton épouse à Sparte.

Ménélas eut un bref sursaut de révolte :

- Te rends-tu compte de ce que tu proposes ?

L'insolent ne perdit rien de son aplomb :

- Je te propose la gloire des combats et un fabuleux butin, des monceaux d'or, des esclaves plus que n'en pourraient contenir tes domaines. Autant de femmes dociles que tu voudras. Songerais-tu à refuser ?

Ménélas se versa une pleine coupe de vin, qu'il but d'un trait. Cet homme si souvent emporté n'allait-il pas entrer dans une violente colère ? N'allait-il pas saisir ses armes et se venger d'une telle impudence ? C'est alors que je l'entendis piteusement demander :

- Mais comment ferons-nous ? Pourquoi le prince troyen viendrait-il chez moi ?

Agamemnon triomphait :

- Parce que je l'inviterai à Mycènes et le conduirai à Sparte afin qu'il fasse connaissance avec mon frère.

- Vraiment, tu as pensé à tout ! soupira Ménélas.

Déjà séduit, mon misérable époux ne semblait pas même avoir honte de l'abject compromis auquel il devrait se soumettre. Ingénument, il formula une ultime question :

- Et si le Troyen ne songeait pas à enlever Hélène ?

Agamemnon était hilare :

- Allons, tu sais bien que le charme d'Hélène opère sur tous les hommes !

- Oui, c'est un fait ! convint l'autre.

L'aîné reprit le ton cassant qui lui était naturel :

- Tu obtiendras d'Hélène qu'elle sache l'en convaincre. Si elle refuse, tu l'y obligeras. Je suppose que tu as tout de même assez d'autorité sur ta femme pour te faire obéir ?

- Ah ! Pour cela, je suis le maître chez moi ! s'exclama le plus sot des maris.

Tout était dit. Les deux complices remplirent à nouveau leurs coupes et firent une libation à Arès. Je me hissai jusqu'à ma chambre, péniblement, en m'accrochant aux pierres saillantes du mur, et me jetai sur mon lit. Non ! je ne me laisserais pas circonvenir par leurs ignobles arrangements ! Non ! je ne me soumettrais pas à cet abominable compromis ! Non ! je ne quitterais pas mon pays pour suivre un étranger ; je n'abandonnerais pas ma fille ! Je ne favoriserais pas leur honteux stratagème !

Épuisée par tant d'émotions, je me suis endormie en pleurant.

XV

Pourquoi n'ai-je pas pu déjouer le plan conçu par l'esprit retors d'Agamemnon ? Je n'éluderai pas cette question, Polyxo. Mais, c'est un sujet que j'aborderai plus tard.

Pour l'heure, si tu as pris la peine de lire ma précédente lettre, tu disposes déjà d'éléments suffisants pour te faire une opinion plus juste de ma responsabilité dans ton malheur. Tu auras compris que cette guerre dans laquelle a péri ton cher Tlépolémos n'a pas été décidée à cause du rapt d'Hélène. C'est exactement l'inverse. Ce rapt a été pensé, organisé par Agamemnon afin de pouvoir réaliser son expédition contre Priam. Ce projet, il l'avait en tête depuis longtemps. Son objectif était d'anéantir une cité rivale, de s'emparer de ses richesses, d'étendre sa domination sur la Troade, de s'ouvrir l'accès à la Propontide. L'enlèvement d'Hélène lui a servi de prétexte pour coaliser les princes grecs et les entraîner dans un conflit qu'il ne pouvait entreprendre seul. Tu sais désormais de quelle duperie ils ont été victimes, avec quelle habileté le Mycénien les a manipulés pour servir ses intérêts. Les prétendants d'Hélène ne pouvaient trahir leur serment, car les dieux punissent les parjures. Ils se sont trouvés contraints, piégés par la ruse de l'Atride. Il est vrai que, par la suite et peu à peu, leur désir d'aventure et surtout de gloire a donné une toute autre dimension à cette entreprise. Mais il a fallu beaucoup de temps pour que ce processus s'enclenche, plusieurs années pour rallier ces princes. La plupart d'entre eux firent d'abord la sourde oreille aux sollicitations du roi de Mycènes.

Ulysse lui-même a tenté d'être délié de sa promesse en simulant la folie. Alors que Ménélas, Palamède et Agamemnon venaient l'engager à aller combattre, ne s'est-il pas mis à labourer

son champ avec une charrue tirée par un bœuf et un âne et jetant du sel par-dessus son épaule ? Mais Palamède, suspectant la supercherie, s'est saisi de Télémaque, qui était alors un tout petit enfant, et l'a placé sur le parcours de cet étrange attelage. Ulysse, aussitôt, a tiré sur les rênes, immobilisant les bêtes, montrant ainsi qu'il était lucide. Démasqué, il a dû jurer qu'il participerait à l'expédition. Il a rassemblé ses guerriers, puis il a armé douze navires. Et tu sais quel rôle décisif il a eu dans l'issue du conflit.

Tout aussi rocambolesque fut l'enrôlement d'Achille. Le fils de Thétis et de Pelée n'avait pas été l'un de mes prétendants, car il était trop jeune à l'époque. Mais, le devin Calchas ayant prédit que la cité de Priam ne pourrait être vaincue sans son intervention, Ulysse se mit à sa recherche. Il le découvrit, déguisé en fille, dans l'île de Scyros, où l'avait caché sa mère afin de le détourner d'un combat qu'elle savait, pour lui, fatal. À la vue des armes que lui présentait le roi d'Ithaque, le jeune homme fut saisi par l'ardeur guerrière qui l'a conduit vers son destin tragique. Ne fournissant pas moins de cinquante vaisseaux, il a décidé de se lancer dans la bataille, accompagné de son cher Patrocle et suivi de ses Myrmidons. C'est ainsi que, un chef entraînant l'autre, à la fin s'est formée la coalition et que s'est constituée cette flotte immense qui à cinglé vers les côtes de Troade.

Achille, on le sait, aimait par-dessus tout le cliquetis des armes, les combats acharnés. Ce n'est certes pas pour venger Ménélas qu'il s'est illustré sous les murs de Troie, lui qui n'était pas lié par le fameux serment. Et je gage que, pas plus que lui, les autres princes ne se souciaient de rendre Hélène à son époux. S'ils ont assiégé la cité de Priam durant dix longues années, c'est qu'ils souhaitaient se couvrir de gloire et qu'ils étaient aiguillonnés par le désir de s'emparer de son fabuleux trésor. Hélène, chère Polyxo, ne valait une guerre pour personne ! On se servait simplement de mon nom afin de donner à cette offensive tout l'éclat d'une juste cause. La ferveur des assaillants en était

exaltée. D'une agression, on faisait une expédition punitive. Ainsi légitimée et d'autant plus héroïque, la Guerre de Troie, chantée par les aèdes, sera célèbre jusqu'à la fin des temps.

Bien sûr, je ne le nie pas, une fois sur le terrain des affrontements, tous ces hommes ont fait preuve de courage, de générosité, de grandeur, parfois. Ils ont accompli des exploits, se sont illustrés par leurs faits d'armes. Tout cela est admirable. Mais, durant le sac de Troie, j'ai été témoin de trop de crimes. J'ai vu les enfants des Troyennes égorgés et jetés du haut des murs de la citadelle. Je sais que, sous l'étincelant manteau de la gloire, la guerre cache d'horribles souillures. Jamais je ne pourrai l'approuver. Et surtout, je ne tolérerai plus que l'on prétende que j'en suis la cause ! Je n'ai été qu'un instrument dans les mains d'un chef belliqueux et c'est à lui que revient la responsabilité de ce qui m'est reproché.

À présent que tu connais la vérité, conviens donc, chère Polyxo, que ce n'est pas moi que tu dois haïr, mais les vices des hommes : l'avidité, la cruauté et même l'orgueil qui les pousse à la violence. Laisse donc ta rancœur à mon égard ! Plutôt, formule avec moi le vœu que, à l'avenir -qu'il soit proche ou lointain - plus aucun roi, plus aucun chef, aussi puissant soit-il, n'ait recours au mensonge pour entraîner les peuples dans des conflits sanglants ! Invoquons les dieux afin que des esprits éclairés sachent toujours déceler le fallacieux prétexte sous le motif qui, soi-disant, nécessite et justifie l'entreprise militaire ! Bien sûr, je ne condamne pas le fait qu'un peuple se défende s'il est attaqué, mais bien la cupidité, le désir d'amasser un butin et l'ambition d'étendre sa domination sur un pays étranger. Je te crois assez intelligente pour me comprendre.

Que de souffrances a causé cette horrible guerre ! Presque tous nos héros ont péri. Combien de jeunes hommes ont perdu la vie au pied de la cité fortifiée ! Combien de victimes innocentes parmi les habitants de la ville assiégée ! Que de sang répandu,

quelles dévastations, quelles ruines dans un pays dont les Grecs eux-mêmes enviaient la prospérité !

Oublie ta rancœur contre la pauvre Hélène, Polyxo ! Implore avec moi les Immortels afin que plus jamais des populations inermes ne soient en but à l'atrocité des massacres et au désespoir que la mort violente d'un proche laisse dans le cœur des survivants. Que la Guerre de Troie inspire les poètes ! Mais que, avec ses ravages et ses deuils, elle reste aussi dans la mémoire des hommes comme l'exemple de l'imposture d'un chef avide et du piège à déjouer afin de ne pas sombrer dans la plus tragique des erreurs ! Augurons, enfin, que chacun, désormais, œuvre pour la paix et non le carnage !

XVI

Ai-je enfin touché ton cœur, reine Polyxo ? Tes servantes ont pris soin de moi aujourd'hui. Elles m'ont apporté une tunique propre et m'ont servi une nourriture que j'ai pu absorber sans trop de dégoût. Puisque tu as donné des ordres pour me reconforter, j'en déduis que tu attends la suite de mon récit.

Quelques mois après son ignoble conciliabule avec Agamemnon, Ménélas m'annonça la visite imminente d'un prince troyen. Il me recommanda de le recevoir avec tous les honneurs dus à son rang. Je devais organiser un festin, auquel je paraîtrais dans toute ma splendeur. Il insista pour que je porte notamment le voile tissé de fils d'or et les bijoux offerts par mon beau-frère. Ses intentions étaient évidentes ! Je décidai de ruser. Le jour de l'arrivée du visiteur, je fis annoncer à mon époux que j'étais souffrante. Il força ma porte, en proie à une violente colère, brutalisant mes servantes, leur ordonnant de préparer la reine. Peu lui importait mon indisposition ! Je devais accueillir son hôte ! Il fallut me soumettre à sa volonté. Mais, en mon for intérieur, je méditais de contrecarrer son plan et de traiter l'étranger avec dédain et froideur.

C'est ainsi que, contrainte et de fort méchante humeur, je me trouvais aux côtés de Ménélas, lorsque le prince troyen fit son entrée. À cet instant, toutes mes sages résolutions fondirent comme neige au soleil. Pâris, en effet, était cet astre rayonnant. D'une beauté à vous couper le souffle ! Je sentis comme une brûlure courir dans mes veines. Tout mon corps en était incendié. Mon âme, déjà, était captive. Je lui appartenais toute entière. Je compris que je le suivrais là où il voudrait et me mis à désirer qu'il m'emmenât très loin, à l'instant même. Ce serait dans une

contrée inconnue, que sa seule présence saurait enchanter. Il allait me délivrer de cette existence terne et ennuyeuse que je subissais depuis des années.

Quant au jeune prince, je lus dans son regard un émerveillement, une joie intense, comme s'il venait de découvrir un trésor longtemps cherché. C'était en effet pour lui, me confia-t-il plus tard, l'accomplissement d'une promesse divine, puisque Aphrodite s'était engagée à lui offrir l'amour de la plus belle femme du monde. En son cœur, cette femme ne pouvait être que moi.

Nous allions nous aimer follement et ne rencontrer aucun obstacle à cette passion naissante. La nuit même je l'accueillis dans ma chambre. Bizarrement, toutes mes suivantes étaient plongées dans un profond sommeil et mes appartements n'étaient pas gardés, malgré cette présence étrangère dans la demeure. Le lendemain, Agamemnon vint prier son frère de l'accompagner en Crète, où ils devaient soi-disant assister aux funérailles d'un parent. Ils se firent escorter par une suite excessivement nombreuse. Il ne resta au manoir à peu près aucun homme en âge de manier les armes. Ménélas déclara à Pâris qu'il me plaçait sous sa protection et celle de ses valeureux compagnons. Sans se troubler, l'autre lui répondit qu'il était flatté de sa confiance.

Mon enlèvement se déroula avec une surprenante facilité, sans incident notoire. À peine fallut-il assommer deux ou trois gardes que le poids des ans avait rendus peu vaillants. Les serviteurs se dispersèrent en tous sens sous la menace des Troyens. Pâris, ignorant le stratagème des Atrides, ne se douta pas qu'il tombait ainsi dans le piège qu'ils lui avaient tendu. Il était tout à son bonheur de me tenir dans ses bras. Il croyait avoir accompli un exploit. Il pensait avoir trompé Ménélas et celui-ci l'avait berné ! La situation m'inspirait un peu de gêne. Mais comment aurais-je pu avouer à mon jeune amant que mon mari était complice de notre fuite ? Quelle serait alors la réaction de l'orgueilleux Troyen ? Le plus judicieux était de me taire. Je me libérais de la

tutelle d'un homme que je méprisais, j'avais trouvé l'amour. Je ne songeai plus à refuser ce qui m'était offert.

Le soleil venait de se lever, lorsque nous nous sommes embarqués. Mon cœur se mit à battre encore plus fort. Par vent favorable, la traversée jusqu'en Troade pouvait s'effectuer en peu de jours. Cependant, nous avons bien conscience que nous risquions d'être fort mal accueillis à la cour de Priam. Aussi avons-nous décidé de différer le plus possible cette échéance. Il fallait changer de cap. Nous avons entrepris une longue et agréable navigation, ponctuée d'escales à Délos, Naxos, puis Carpanthos et qui nous a menés jusqu'à l'île d'Aphrodite¹, où nous avons célébré nos noces. Ce voyage fut bien le meilleur moment de ma vie avec Pâris. Au plus fort de notre passion, nous pouvions nous aimer librement. Ses compagnons d'armes veillaient à notre sécurité ; les marins obéissaient docilement à leurs ordres, pourtant bien souvent inspirés par nos caprices.

Ainsi, exempts du moindre souci, avons-nous tout loisir de ne penser qu'au présent, qui était si riche en sensations délicieuses et enivrantes. Durant ce long périple, nous ne nous sommes pas seulement aimés, nous avons aussi beaucoup parlé. Car Pâris n'était pas simplement beau et désirable ; sa conversation était pleine de charme. Il se mit à raconter des histoires fantastiques. Je ne cherchais pas même à savoir s'il les imaginait pour capter mon attention ou s'il avait réellement vécu de telles expériences.

Ce fils cadet de Priam et de son épouse Hécube avait passé ses jeunes années à garder les moutons. En effet, avant sa naissance, sa mère avait rêvé qu'elle enfantait un brandon enflammé qui incendiait toute la ville. Effrayée par ce mauvais présage, elle l'avait fait abandonner sur le mont Ida, où il avait été recueilli par un berger, nommé Agélaüs. Cet homme humble et dévoué lui révéla ses origines, lorsqu'il atteignit l'âge adulte. Pâris retourna alors à la cour de Priam et se fit admirer pour sa dextérité et sa

¹ Chypre

bravoure à l'occasion de jeux funèbres. Sa sœur, la prophétesse Cassandra, le reconnut et son père, qui le croyait mort, l'accueillit avec joie. Cette histoire touchante me remplissait de tendresse. Pâris, décidément, excellait à me séduire.

Dans un autre récit, il se mit en scène en compagnie de déesses et m'entraîna dans une autre de ses rêveries. Un jour, il avait vu paraître devant lui Héra, Athéna et Aphrodite, chacune lui demandant de la désigner comme la plus belle des trois. Afin d'influencer son jugement, Héra lui promit la souveraineté sur l'Asie, Athéna la gloire à la guerre, Aphrodite la plus belle d'entre toutes les femmes. Pâris n'avait pas hésité. Son choix s'était porté sur Aphrodite. C'était grâce à cette déesse qu'il avait pu obtenir mon amour. Telle était sa conviction.

- Nous sommes donc sous la protection d'Aphrodite ! me suis-je exclamée joyeusement.

- Nous, et tout le peuple des Troyens, a-t-il renchéri.

Puis, il ajouta :

- Cependant, les deux autres étaient furieuses. Qu'une guerre survienne et elles feront tout, certainement, pour offrir la victoire à nos ennemis !

Ma joie retomba aussitôt. Le sinistre conciliabule des Atrides que, depuis notre départ de Sparte, j'avais chassé de mes pensées, me revint brutalement à l'esprit. Pâris me voyant troublée, me serra dans ses bras et couvrit de baisers mon visage :

- Ne crains rien, ma Reine ! dit-il tendrement. Tout cela, après tout, n'est peut-être qu'un songe. J'ai vécu trop solitaire, lorsque je n'étais qu'un petit berger. Je peuplais la campagne environnante de dieux et de déesses. Mais les divinités habitent l'Olympe et se soucient fort peu des mortels. L'imagination, souvent, nous trompe. Au contraire, toi, mon amour, tu es bien réelle ! Je peux te prendre dans mes bras ; désormais, tu remplis ma vie et combles tous mes désirs.

Ces doux propos ont dissipé mon angoisse. À nouveau, je me suis mise à savourer l'instant présent et le bonheur d'être aimée.

Polyxo, mon amie, toi aussi tu as été amoureuse. Tu as suivi Tlépolémos dans son exil. Vous avez vécu, j'en suis sûre, de belles années ensemble et sans doute moins tourmentées que celles que j'ai connues par la suite aux côtés de Pâris. À présent, le charmant Troyen est mort, tout comme le très noble Argien. Nous avons perdu toutes deux, dans cette guerre affreuse, l'homme que nous aimions. Alors, cherchons une consolation à notre malheur dans notre affection mutuelle ! Il n'y a pas d'autre moyen d'apaiser nos âmes, je te l'assure.

XVII

Je te laisse imaginer la stupeur, l'embarras que provoqua mon arrivée dans la cité de Priam. J'entends encore la rumeur de désapprobation qui s'éleva dans l'assistance, lorsque je parus à la cour aux côtés de Pâris. Le roi, cependant, nous avait d'abord reçus en privé et s'était montré indulgent à mon égard. Afin de calmer les esprits, il réunit les membres du Conseil et déclara d'un ton ferme :

- Hélène, n'est pas une captive, une femme étrangère prise en otage. Elle est désormais l'épouse de mon fils Pâris-Alexandre. Elle sera donc considérée avec le respect dû aux autres princesses de ma maison. Telle est ma volonté !

Aucune voix ne se fit entendre pour contester sa décision. En dehors de ma présence, de véhéments reproches furent sans doute adressés à Pâris ; mais il n'accepta pas de me l'avouer. Et, à mon grand étonnement, jamais aucune personne de notre entourage ne m'a manifesté une franche hostilité ; simplement, au début, une certaine froideur, sans toutefois enfreindre les règles de politesse. Je pense que, à l'époque, chacun restait sur sa réserve, avec l'espoir que je serais bientôt renvoyée dans mes foyers et que la situation serait ainsi réglée avec un minimum de dommages.

Ce que Pâris me rapportait en revanche, c'étaient les témoignages d'admiration. À l'entendre, ma beauté subjuguait ; pour certains, elle justifiait son acte. J'étais la divine Hélène ! Ilion, par ma présence rayonnante, n'en serait que plus glorieuse. J'écoutais ce doux rêveur d'une oreille distraite et sans me faire trop d'illusions. Par une conduite modeste, je m'efforçais de gagner l'amitié des membres de sa famille. Pas à pas, je

progressais dans cette entreprise. Ce n'est pas, cependant, mon habileté qu'il faut ici louer, mais bien la profonde sagesse de Priam et sa bienveillante autorité. Une autre fois, je te parlerai plus longuement de ce grand roi.

XVIII

Quel entêtement, Polyxo ! Je suis à bout de patience. Je t'ai fait des aveux intimes et sincères. Ce n'était pas facile. Et voilà tout le cas que tu en fais ! Depuis trois jours, je suis privée de nourriture. Les deux premiers, j'ai terriblement souffert. À présent, je ne ressens plus qu'une immense faiblesse. Je ne sais si je serai en état de continuer à t'écrire. Pourtant, il y a encore tant de choses que tu ignores et que, j'en suis sûre, tu voudrais savoir. Garde Hélène en vie, reine Polyxo ! Car, elle seule peut t'apporter des réponses à nombres de questions que tu te poses, notamment sur les circonstances de la mort de Tlépolémos. En effet, les avis divergent sur ce point. On t'aura rapporté des rumeurs qui ne concordent pas entre elles. Bien entendu, tu en souffres. Qui mieux qu'Hélène peut t'éclairer sur ce qui s'est réellement passé ?

Cependant, pour que je retrouve dans ma mémoire le détail des événements qui ont eu lieu à l'époque, il faut que je te les rapporte dans l'ordre où ils se sont présentés. En ce qui concerne les Grecs, nous en étions restées aux difficultés que les deux Atrides rencontrèrent pour organiser l'expédition contre Ilion. Les réactions des princes à leurs sollicitations furent très diverses. Quelques-uns se montrèrent enthousiastes à l'idée d'aller assiéger la cité troyenne. Un grand nombre manifesta de la réticence. Les plus sages furent d'avis qu'il fallait d'abord tenter de régler l'épineuse affaire du rapt d'Hélène par des moyens pacifiques. On devait envoyer une ambassade à Priam, afin de le convaincre de rendre Hélène à Ménélas et de dédommager, par des présents substantiels, l'époux outragé. Ulysse, se chargerait de cette mission diplomatique et serait accompagné par Agamemnon et Ménélas.

Lorsque Priam reçut cette proposition de conciliation, il en débattit avec son Conseil et surtout son fils aîné, Hector, le plus avisé d'entre tous les héros. Décision fut prise de recevoir la délégation des Grecs. Ai-je craint, alors, d'être rendue à Ménélas ? Certes, non ! Je me doutais bien que les deux Atrides avaient accepté de participer à cette ambassade avec la ferme intention de faire en sorte qu'elle échoue. Et c'est en effet ce qui arriva ! Loin de chercher la conciliation en échangeant avec Priam des propos habiles et courtois, Ménélas se mit à proférer des insultes et des menaces, suscitant l'indignation du vieux roi et la colère d'Hector. À l'évidence, il n'avait jamais souhaité un accord. Le plan d'Agamemnon fonctionnait à merveille. La guerre était, désormais, inévitable.

De toute façon, Priam aurait-il accepté de me remettre aux Grecs ? Naturellement, il souhaitait éviter à ses sujets les pénibles conséquences d'un assaut militaire ; mais, cet homme d'honneur se trouvait face à un dilemme. Car Pâris m'avait conduite dans son palais et placée sous sa haute protection. Il répugnait à déroger aux lois sacrées de l'hospitalité. En fait, il n'eut pas à trancher. Il n'avait jamais vraiment cru à une possibilité de paix définitive avec les Grecs et l'orageuse rencontre avec les chefs de la coalition vint justifier sa méfiance à leur égard. Elle eut pour effet de le convaincre que je n'étais pas le motif, mais le simple prétexte de la guerre qu'on allait mener contre lui et que les fureurs belliqueuses d'Agamemnon étaient dues seulement à son ambition d'étendre son territoire, sa puissance et ses richesses. En somme, Priam estimait que rendre Héléne à Ménélas n'aurait fait que repousser pour quelque temps l'échéance d'un conflit tant désiré par la partie adverse et donner à ses ennemis l'occasion de mieux préparer l'offensive. Hector avait la même analyse de la situation. La sage Andromaque se rangeait à l'avis de son époux et elle eut la bonté de m'en faire part.

En outre, un devin avait prédit aux Troyens une guerre inéluctable avec les Achéens et cela bien avant mon arrivée à

Troie. Pour la famille royale, je n'étais donc pas du tout à l'origine du fléau qui allait s'abattre sur la ville. Les dieux en avaient ainsi décidé. Je pouvais, tout au plus, être un instrument dans les mains du Destin. Personne ne songeait à me tenir rigueur d'avoir été choisie par les Immortels pour exécuter leurs sentences.

Hélas, il n'en était pas de même dans le cercle des courtisans. Ils avaient la vue plus courte et s'en tenaient aux simples apparences. Pour la plupart d'entre eux, j'étais l'étrangère, la cause d'un fléau imminent. Afin de plaire au roi, ils me faisaient bonne figure ; mais leur animosité était vive. Les femmes surtout me haïssaient. Je devinais leurs propos venimeux dans leurs chuchotements. Sans doute leur acrimonie était-elle alimentée par les regards admiratifs ou concupiscentes que leurs maris posaient sur ma personne. C'était d'ailleurs ce mélange de haine et de désir qui était pour moi le plus insoutenable. Enfin, je me représentais la colère que devaient ressentir à mon égard les femmes achéennes, persuadées que leurs hommes quittaient leur foyer et allaient affronter les risques des combats dans le seul but de me reprendre aux Troyens. J'en étais profondément navrée.

Polyxo, n'ai-je pas suffisamment souffert de cette haine ? Au point que j'ai dû faire beaucoup d'efforts pour rester lucide et ne pas céder moi-même à cette exécration. Elle m'accable depuis si longtemps ! Elle n'a cessé d'enfler et de croître durant les dix années de siège de la cité troyenne. Jusque dans le désir des hommes transsudait une sorte de rage de me faire expier la mort de leurs compagnons d'armes. Ménélas, quand il m'a reprise, ne songeait qu'à l'affront subi et à sa rancune. Les fils de son esclave me traitaient avec mépris. Ils m'ont exilée dès qu'ils en ont eu la possibilité. Cette haine me poursuit encore aujourd'hui, ainsi que tu me le prouves par les tourments que tu m'infliges. Je pressens qu'elle perdurera bien au-delà de ma mort. Je suis lasse, Polyxo, de ce sort cruel. J'ai subi cette injustice jusqu'au décès de Ménélas, sans jamais me plaindre ni chercher à me disculper. Mais à présent, puissante reine, puisque je t'ai révélé l'imposture des

Atrides, tu dois m'aider à faire éclater la vérité. Il faut que tu présentes au monde le vrai visage d'Hélène ! Toi seule, désormais, en a le pouvoir. C'est donc que les dieux t'ont choisie pour cet office. Oserais-tu rester indifférente aux décisions des Immortels ?

XIX

Polyxo, imagine, un beau matin, la mer couverte de navires, aussi loin que porte le regard et jusqu'à l'horizon, où ils semblent descendre du ciel ! Cette flotte innombrable était celle des Achéens et elle cinglait vers nos côtes.

Du haut des remparts de la cité, Priam, entouré de ses fils et de ses conseillers, contemplait cet effrayant spectacle sans trembler. Cette vague monstrueuse et qui enflait à mesure qu'elle s'approchait, vint déferler sur le rivage. Les assaillants tirèrent leurs nefs au sec ; puis, les uns tout en armes, les autres portant de lourdes charges, ils installèrent leur campement dans la plaine, au pied de la colline où s'élève la ville fortifiée. La guerre allait durer dix ans.

Malgré ce siège interminable, les Troyens résistaient. Ils effectuaient des incursions meurtrières jusqu'au camp retranché des Achéens, trop souvent affaiblis par des dissensions internes, causées par les querelles de leurs propres chefs. Puis, alors qu'ils étaient sur le point d'être rejetés à la mer, les héros grecs reprenaient l'offensive et repoussaient les Troyens. À chaque affrontement, les hommes mourraient en grand nombre ; le sol était jonché de cadavres et les eaux du fleuve étaient rouges de sang. Tour à tour, les batailles étaient gagnées ou perdues. La victoire changeait constamment de camp et rien n'était jamais définitif. Alors, on décida d'un combat singulier entre Ménélas et Pâris. Celui qui triompherait apporterait la victoire ultime à son peuple, disposerait d'Hélène et de ses richesses. En outre, le vaincu payerait un énorme tribut au vainqueur. Voilà, ce qui mettrait un terme au conflit.

Cette décision avait tout pour me déplaire. On mettait ainsi en pleine lumière la rivalité personnelle des deux hommes et le grand malentendu sur le motif de la guerre s'imposait comme une vérité. En outre, Pâris n'était pas un valeureux guerrier, mais il ne pouvait pas refuser de relever le défi. Non seulement il y avait peu de chances qu'il fût gagner les Troyens, mais je tremblais pour sa vie.

Un sentiment de honte vint couronner le tout. À peine blessé par Ménélas, Pâris prit la fuite et vint se réfugier dans ma chambre. Il prétendit que la déesse Aphrodite l'avait enveloppé de son voile et l'avait emporté. Le bien aimé d'Aphrodite perdit ainsi mon estime. Une autre divinité tout aussi déloyale, Athéna, bien sûr, favorable aux Grecs, inspira à l'archer troyen Pandare un geste inconsidéré. Alors que Ménélas, dépité, retournait parmi les siens, il décocha sur lui une flèche qui le blessa à la ceinture. Cette trahison déclencha la fureur des Achéens et la reprise des hostilités. Les dieux s'amusaient et nous étions humiliés.

Si je te rapporte cette anecdote, chère Polyxo, c'est afin que tu comprennes dans quel désarroi je me suis souvent trouvée durant toutes ces années. Encore cet épisode n'était-il que le prélude aux tragiques événements auxquels nous allons être bientôt confrontés.

XX

Des batailles sanglantes, qui se déroulaient dans la plaine de Troie, ne me parvenaient que de lointains échos et je ne peux les évoquer qu'à travers les récits que nous rapportaient les guerriers à leur retour dans la ville. Bien au contraire, c'est un témoignage direct que je peux te donner du combat singulier qui opposa Achille et Hector ; car il eut lieu juste au pied des murailles, devant les portes Scées, et j'y ai assisté aux côtés des membres de la famille royale qui s'étaient rassemblés sur les remparts, tous unis dans l'angoisse que suscitait ce terrible affrontement.

Ce jour-là, depuis le matin, les Troyens avaient subi d'effroyables revers. La veille, pourtant, la victoire leur avait semblé proche, car ils avaient repoussé les Achéens jusqu'aux abords de leur campement. Était alors survenu un événement qui allait avoir de funestes conséquences. Dans la mêlée, Hector avait cru affronter Achille. Il avait vaincu un guerrier qui portait le casque, l'armure et les armes du chef des Myrmidons. Mais, lorsqu'il avait dépouillé sa victime, il avait dû constater que le cadavre n'était pas celui de l'invincible héros. Cette méprise déconcerta les Troyens ; ils faiblirent et perdirent l'avantage.

Le lendemain, parut un nouvel Achille et celui-là ne leur laissa pas le loisir de douter de l'authenticité de sa personne. Il portait une armure extraordinaire, si parfaite et si étincelante qu'on l'eût dite façonnée par Héphaïstos. La rage avec laquelle il bondit sur eux les surprit. D'habitude, Achille combattait avec l'assurance d'un guerrier conscient de sa supériorité ; avec violence, certes, mais sans manifester cette hargne sauvage. Sa fureur décuplait ses forces ; sa lance transperçait boucliers et

cuirasses. Personne ne pouvait l'arrêter. Abattant les hommes comme on fauche le blé, il procédait dans sa course meurtrière, piétinant ainsi les corps de ses innombrables victimes et répandant des flots de sang.

Consterné par ce carnage, Hector ordonna à ses compagnons de fuir. Ils lui obéirent. Toutefois, encore nombre d'entre eux perdirent la vie en raison d'un étrange phénomène. Comme ébranlée sous les pas du héros formidable, la terre se mit à trembler et le fleuve sortit de son lit, charriant des monceaux de cadavres ; puis, sous une autre secousse, encore plus forte, les eaux refluèrent. Ce fut alors un autre cataclysme qui décima les fuyards. Un énorme incendie parcourut la plaine, dévorant tout sur son passage et jusqu'aux cadavres abandonnés par le fleuve le long de ses rives. Les rescapés qui parvinrent à rentrer dans la cité fortifiée étaient en proie à une sorte d'hébétude. Les Troyens, éperdus, s'interrogeaient. Il semblait que la terre et le ciel s'acharnaient contre eux. Qu'avaient-ils fait pour susciter la colère des dieux ? Je partageais leur effroi. Trop de calamités s'ajoutaient aux malheurs de la guerre.

Hector nous conta sa méprise. Dans l'homme qu'il avait tué, il avait reconnu un jeune guerrier nommé Patrocle. Je savais qu'il était le plus fidèle compagnon d'Achille. C'était sûrement la mort de son ami qui lui inspirait cette fureur vengeresse. Mais, où était le chef des Myrmidons durant la bataille de la veille et pourquoi Patrocle était-il ainsi harnaché ? Les Troyens ne pouvaient le savoir et moi-même je n'eus de réponse à ces questions que bien plus tard, lorsque, après la prise de Troie, Ménélas me ramena à Sparte. Ce fameux jour, alors même que les Achéens se trouvaient en difficulté, Achille était resté sous sa tente. Il s'était querellé avec Agamemnon pour une belle captive et, afin de punir l'Atride de son arrogance, il refusait obstinément de participer au combat. Toutefois, il avait cédé à la demande de Patrocle qui, lui, voulait se battre. Il l'avait revêtu de sa propre cuirasse, de son casque et de ses jambières ; puis, lui confiant ses armes, il l'avait laissé

partir. Lorsqu'on lui rapporta le cadavre de son ami, la douleur du fils de Pelée fut immense ; elle n'eut d'égal que son désir de le venger en massacrant le plus possible de Troyens. Et ce fut un ouragan de haine qui se déchaîna contre eux ; mais, sa plus âpre rancune, c'était sur le corps de leur chef qu'il allait l'assouvir.

Enfin, le moment de la vengeance suprême se présenta. Hector avait fait se réfugier tous ses compagnons dans la cité fortifiée. Il se tenait absolument seul devant les portes Scées, qu'il avait ordonné de fermer. Du haut des remparts, ses parents le suppliaient de se mettre à l'abri ; mais il restait sourd à leurs appels. Il devait affronter Achille. Son heure était venue. Zeus avait pesé le sort des deux héros. Celui d'Hector avait penché vers l'Hadès. Apollon avait été contraint de l'abandonner. Athéna eut alors toute liberté d'aider Achille à vaincre. Lorsque celui-ci lança sa javeline contre Hector et le manqua, elle alla la ramasser et la lui rendit afin qu'il puisse à nouveau attaquer. En outre, elle trompa Hector en prenant l'apparence de son frère Déiphobos, venu soi-disant à son secours. Lorsqu'il tendit la main pour prendre, tout comme Achille, une deuxième lance, elle avait disparu. C'est alors qu'il comprit que les dieux l'avaient condamné et que ses forces faiblirent. Telle est du moins la légende que se racontèrent, par la suite, les Troyens pour justifier la défaite de leur héros. Je ne sais s'il faut y croire. En revanche, ce que j'ai vu de mes propres yeux, c'est Hector s'élançant, le glaive au poing, et Achille, qui avait esquivé le coup, transperçant son assaillant au défaut de la cuirasse. Tous ceux qui assistaient à ce duel sans merci avaient pu entendre les propos échangés par les combattants. Hector avait d'abord promis à son adversaire de rendre son cadavre aux siens s'il était vainqueur et l'avait incité à faire de même. L'autre l'avait insulté en lui opposant un refus. Blessé à mort, Hector prédit à Achille que Pâris et Apollon le tueraient bientôt sous les murailles de la ville. Mais sa prédiction se perdit sous les hurlements de triomphe de son vainqueur et les gémissements de ses parents. Andromaque s'effondra dans mes bras. Moi-même, je ne vis plus rien à travers mes larmes.

J'admirais Hector. J'aimais le merveilleux couple qu'il formait avec Andromaque. Contrairement à Achille, il n'avait pas combattu pour des motifs personnels. Il ne songeait qu'à défendre les siens. En outre, la parfaite lucidité de cet homme généreux me fascinait. Il ne se faisait aucune illusion sur le sort d'Ilion. Il était sûr qu'elle serait détruite tôt ou tard. Il pressentait aussi que sa mort était proche. C'est ce que m'avait confié Andromaque, que j'avais trouvée pleurant à chaudes larmes dans sa chambre, après avoir eu, avec son époux, un entretien au cours duquel, tendrement, il lui avait fait ses adieux : « Un jour, avait-il dit, périront la sainte Ilion et Priam, et le peuple de Priam ». Il avait aussi évoqué sa pire hantise : l'instant où elle serait emmenée en esclavage par les vainqueurs. Cette conscience d'un avenir sans espoir était pour lui un affreux tourment. Mais rien, chez cet homme d'honneur, ne pouvait altérer son courage ni sa détermination. Il était aussitôt reparti se jeter dans la mêlée. Il estimait, simplement, que tel était son devoir.

Tu sais à quelle ignominie se livra Achille qui, passant une courroie de cuir à l'intérieur des chevilles de sa victime et attachant ainsi son corps à son char, le traîna autour des remparts de la ville, sous les regards horrifiés de ses parents, de sa malheureuse épouse et de la population effarée devant tant de cruauté.

Désormais, privée de son plus vaillant défenseur, Troie était perdue. Elle pouvait se recroqueviller à l'intérieur de ses murs et résister encore quelques temps ; jamais elle ne rejetterait à la mer l'envahisseur achéen. Priam était vieux, ébranlé jusqu'au fond de l'âme par la mort de plusieurs de ses fils. Depuis le début du conflit, il se fiait aux conseils du meilleur d'entre eux et s'était déchargé de la plupart de ses responsabilités sur ses solides épaules. Mais Hector, à présent, n'était plus qu'un cadavre traîné dans la poussière. Sa mort annonçait l'effondrement d'une cité et le désastre de tout un peuple. Ainsi que l'avait prédit l'oracle, le fils de Thétis et de Pelée avait scellé le destin d'Ilion.

Achille, l'irascible, capable des pires excès, se révéla pourtant accessible à la pitié devant la souffrance d'un père. Lorsque Priam vint, la nuit, en secret, le supplier de lui restituer la dépouille de son fils, il accéda à sa demande. En outre, il lui promit d'arrêter la guerre le temps qu'il faudrait pour rendre au défunt les honneurs funèbres. Priam ramena dans la ville le cadavre d'Hector, qui gisait sur un char traîné par des mules. Le peuple accourut à leur rencontre et, poussant de lugubres gémissements, les escorta jusqu'aux portes du palais. Hécube et Andromaque, qui avaient veillé toute la nuit, accueillirent le triste convoi. Alertée par leurs cris déchirants, j'accourus auprès d'elles et les vis caresser tendrement la tête du valeureux héros et dénouer leurs chevelures. Plus tard, le corps fut confié aux servantes afin qu'il fût lavé, frotté d'huile, puis enveloppé dans un linceul. Elles affirmèrent que seule la blessure reçue en combat avait laissé des traces et qu'il n'avait subi aucun dommage lorsque le cruel Achille l'avait traîné derrière son char. On rendit grâce à Apollon d'avoir protégé Hector en le couvrant de son égide d'or. Pour ma part, je n'ai aperçu que son visage. L'harmonie de ses traits était intacte. Cette inaltérable beauté était impressionnante.

Les funérailles d'Hector ne pouvaient être célébrées avec le faste qu'aurait mérité ce héros de vaillance. Les Troyens craignaient que les Achéens, menés par Agamemnon, ne trahissent la parole d'Achille en reprenant l'offensive avant le délai convenu. On écourta les jeux funèbres ; mais on offrit de nombreux sacrifices et de véhémentes prières aux dieux. Durant neuf jours, la population amassa du bois dans la campagne environnante. Le dixième, on se rendit en procession hors de la ville, dans un lieu choisi par Priam. Les pleureuses nous précédaient et nous étions suivis par une longue file de guerriers, les uns sur leurs chars, les autres allant à pied. On étendit le cadavre sur le bûcher. Après avoir répandu, tout autour, le sang d'un animal sacrifié, on y mit le feu. Le lendemain, les frères du défunt vinrent recueillir les os blanchis. Les cendres furent placées dans une urne d'or, que l'on enfouit dans la terre. La fosse fut refermée avec des pierres plates

et le tout fut recouvert d'un tertre. C'était une bien pauvre sépulture pour un si noble prince, qui aurait dû bientôt régner sur la Troade. Du moins l'âme d'Hector ne serait-elle pas errante. La douleur de ses proches en était, quelque peu, apaisée.

L'infortunée Andromaque avait déjà vu périr sept de ses frères sous la main d'Achille et la mort de son mari l'avait brisée. J'étais très émue par sa peine et je tentais de la soutenir comme je pouvais. Jamais cette femme bienveillante et digne ne m'adressa une parole de reproche. Elle me remerciait de l'attention et des soins que je lui prodiguais.

Dans des circonstances aussi dramatiques, je supportais mal le voluptueux Pâris. Ma passion pour lui faiblissait. Sa frivolité et son goût du luxe, alors même que l'on menait grand deuil au palais, me choquaient. Sa nonchalance m'exaspérait. Il était fait pour l'amour, le rêve, et n'aimait pas la guerre. Mais la guerre était à nos portes ! Les combats avaient repris et le nombre des morts ne cessait d'augmenter.

Enfin, alors qu'Achille accomplissait d'autres faits d'armes sous les murailles de la cité, l'indolent Troyen, sans doute inspiré par un dieu, prit son arc et ses flèches à pointe d'airain. Il se posta en haut des remparts et visa le héros réputé invincible. Dès le premier tir, il l'atteignit au talon. On vit alors ce lion furieux s'effondrer et mordre la poussière sur le lieu même où il avait lié, derrière son char, le cadavre d'Hector.

On se souvint de la légende qui entourait la naissance d'Achille : sa mère, la déesse Thétis, l'avait trempé dans le Styx, rendant ainsi son corps invulnérable, à l'exception du talon, par lequel elle le tenait. Apollon, sans aucun doute, avait guidé la flèche. Pâris avait vengé son frère, Andromaque et une foule de guerriers troyens.

Ce bel exploit me le rendit plus digne d'être aimé. Hélas, ces jours étaient comptés. Il retourna combattre. À peine s'était-il jeté dans la bataille, il fut atteint par une flèche de l'archer Philoctète. La flèche était empoisonnée et la blessure s'infecta. Je ne connaissais pas encore l'art de guérir par les plantes et les onguents, que j'appris plus tard en Égypte. Au contraire, OEnone, sa première épouse, qui avait reçu d'Apollon le don de préparer les simples, aurait pu le sauver ; mais, trop rancunière, car il l'avait délaissée pour moi, elle s'y refusa.

Ainsi mourut le beau Pâris, que j'avais suivi à Troie, la glorieuse cité, qui allait bientôt être dévastée par les gens de ma race.

Pas plus que la mort d'Hector et d'Achille, la triste fin de Pâris ne mit un terme à la guerre. Les Grecs campaient sur leurs positions et harcelaient les Troyens. Les affrontements se multipliaient ; la fière Ilion restait inexpugnable. En effet, de longue date, toutes les conditions avaient été réunies pour qu'elle puisse résister à l'offensive militaire et à l'état de siège. Tout le temps que le belliqueux Agamemnon avait employé à rallier les prétendants et organiser la coalition, Priam l'avait consacré à préparer sa défense, rehaussant et fortifiant les murailles, creusant, dans la plaine, des fossés qui seraient autant de pièges pour les cavaliers ennemis et leurs chars de combat. Dès que la flotte grecque avait été en vue ou même annoncée dans les citées alliées, femmes, enfants et vieillards avaient été mis à l'abri des fortifications, tandis que des hommes en armes étaient restés dans les villages alentours afin de retarder la progression des envahisseurs.

Outre sa position sur les hauteurs de la colline, la ville possédait un atout très considérable. Bâtie, dès les origines, autour d'une source, elle bénéficiait d'un ingénieux réseau de canaux et de vastes citernes dans son sous-sol. Les puits étaient nombreux, entretenus avec soin, si bien que la population n'a jamais manqué d'eau potable. Quant à la nourriture, nos jarres ventrues regorgeaient d'huile, de céréales, de légumes secs et autres denrées faciles à conserver. Nous avions tout en abondance. Par ailleurs, afin que le ravitaillement par l'arrière-pays fût possible, on avait aménagé des passages souterrains qui conduisaient très loin dans la campagne, près des hameaux que les Achéens n'avaient pas encore ravagés. Ainsi la population ne connut-elle pas la disette. Tout au plus, dans les derniers temps,

fut-elle contrainte à une forme raisonnable de parcimonie. Ses épreuves furent d'une autre nature.

En effet, les habitants d'Illion vivaient tous dans la crainte ou l'affliction du deuil. Rares étaient les familles qui n'aient perdu un être cher. On ne comptait plus le nombre de femmes qui pleuraient un époux défunt. Mon tour était venu. Cependant, ma passion pour Pâris s'étant éteinte bien avant sa mort, je n'étais pas vraiment dévorée par le chagrin. Je m'efforçais de me comporter dignement ; mais, j'étais bien loin d'être aussi vertueuse qu'Andromaque et le rôle de veuve inconsolable ne me convenait pas du tout. Je ne fus pas fâchée d'apprendre que deux autres fils de Priam, Hélénos et Déiphobos, rivalisaient entre eux pour obtenir ma main. Afin de mettre un terme à leur querelle, le roi décida de me marier sans plus attendre. Mon choix se porta sur Déiphobos. Depuis longtemps, j'étais sensible à son charme, car le tout jeune guerrier alliait un caractère agréable à un physique des plus attirants.

Par ce second mariage avec un fils de Priam, je me sentis encore plus étroitement liée à ma famille troyenne. J'en oubliais que j'étais grecque. La suite des événements allait se charger de me le rappeler.

XXIII

Le conflit entraît dans sa dixième année quand, brusquement, la situation sembla tourner à l'avantage des Troyens. L'événement me fut annoncé par une immense clameur qui se fit entendre jusqu'à l'intérieur du palais. Avec mes suivantes, je sortis précipitamment et me rendis sur les remparts, d'où j'assistai à un spectacle qui me remplit d'étonnement. Les assiégeants avaient levé le camp ! Ils avaient brûlé tout ce qu'ils ne pouvaient emporter et, déjà, leurs navires voguaient vers la haute mer. Que s'était-il passé ? Avaient-ils donc mis un terme à leur entreprise belliqueuse, renoncé à s'emparer du trésor d'Illion et à reprendre Hélène ? Les Troyens allaient-ils enfin connaître la paix ? C'était, du moins, ce qu'ils croyaient. Une foule en liesse se déversait hors des murs d'enceinte. Les plus agiles couraient vers la mer, les autres s'agenouillaient sur le sol et levaient les bras vers le ciel pour remercier les dieux. La joie était sur tous les visages ; on s'embrassait, on se congratulait.

Pour ma part, j'éprouvais de la réticence à partager cette allégresse. Je connais trop bien les gens de ma race, leur appétit de conquête et leur ténacité. Ce qu'ils ne peuvent obtenir par la force, ils le gagnent par la ruse. Rien ne les arrête. Ce renoncement était suspect. Alors que Priam, escorté des membres de son Conseil, s'apprêtait, lui aussi, à franchir les portes Scées, je m'élançai à sa rencontre. Le saluant très respectueusement, je lui fis part de mes inquiétudes. Avec sa bienveillance habituelle, le vieux roi s'employa à me rassurer par de douces paroles, mais ne tint pas compte de mon appel à la prudence. Usé par les tourments que lui avaient causés ces dix années de guerre, il se

révéla incapable de tempérer l'exubérance de son peuple. Un flot d'insouciance submergeait les Troyens. À cet instant, lui-même ressentait le besoin de les croire enfin sauvés.

Un autre élément confirma mes soupçons. Les Grecs avaient abandonné sur le rivage une gigantesque construction en bois représentant un cheval. Curieuse, émerveillée, la foule tournait autour. Personne n'osait vraiment s'en approcher. Soudain, on vit sortir d'un fossé un pauvre bougre, couvert de meurtrissures, qui n'opposa aucune résistance lorsqu'on se saisit de lui et le traîna devant Priam. Jeté aux pieds du roi, il implora sa pitié. Il était originaire d'Argos et s'appelait Sinon. Priam voulu l'entendre avant de le livrer à la vindicte populaire. Le malheureux avait déjà échappé à un sort bien cruel. En effet, un devin ayant annoncé à Agamemnon qu'il devait immoler un de ses hommes s'il voulait rentrer sain et sauf à Mycènes, l'Atride l'avait choisi pour victime. Mais, la veille du sacrifice, il s'était échappé et s'était caché, au loin, dans la campagne. Il n'était revenu à proximité du camp incendié qu'après le départ de la flotte. Il haïssait désormais ses congénères et n'avait plus qu'un désir : mettre tout ce qu'il lui restait de vie au service des Troyens, si le roi vénérable lui accordait sa protection. Interrogé à propos de la grande statue équestre, il prétendit qu'elle était une offrande à Poséidon ; les chefs achéens espérant ainsi obtenir sa protection durant la traversée du retour. Ils lui avaient donné de si grandes dimensions afin que les Troyens soient dans l'impossibilité de s'en emparer et de la transporter à l'intérieur des murs. C'était, pour les Grecs, une sage précaution, car, une fois cette magnifique offrande placée au cœur de la cité troyenne, le dieu ne manquerait pas de lui accorder mille bienfaits.

Aussitôt, des voix s'élevèrent pour suggérer de ménager, au-dessus de l'une des portes, l'espace nécessaire pour faire passer l'immense statue votive. L'ennemi, désormais, était loin ; il n'y avait plus rien à craindre ! En revanche, on avait tout à gagner à manifester, par cette entreprise un peu laborieuse, une profonde

dévotion au dieu des Océans. La foule se mit à applaudir. Déjà, des dizaines de volontaires se proposaient pour héler le précieux fardeau.

Accompagné de ses deux jeunes fils, le grand-prêtre Laocoon vint alors s'interposer entre le colosse de bois et ces hommes exaltés. Ils les exhorta à se méfier de la ruse des Grecs² ; puis, saisissant un javelot, il le lança contre le cheval. Le dard se ficha dans les flancs de l'animal, produisant une étrange résonance qui ressemblait à un cliquetis d'armes. Peu l'entendirent, mais ceux-là s'écrièrent qu'il fallait brûler cette dangereuse machine ou la jeter à la mer. C'est alors qu'on vit sortir de l'eau deux énormes serpents, qui se jetèrent sur les fils de Laocoon, qu'ils lacérèrent de leurs écailles tranchantes et qu'ils démembrèrent. Après avoir tenté en vain de défendre ses enfants, Laocoon s'enfuit et alla se réfugier dans le temple d'Athéna. Les monstres le poursuivirent. S'enroulant autour de son corps et serrant sa poitrine dans une formidable étreinte, ils l'étouffèrent . Puis, revenant vers la rive, il plongèrent à nouveau dans les flots et disparurent aussitôt.

Pour tous ceux qui avaient assisté à la scène, Poséidon venait de punir Laocoon de son geste impie. Athéna avait refusé de le protéger. C'était le signe que l'offrande était sacrée et que sa place était désormais au sein de la cité. Cassandre tenta de convaincre son père du danger que son peuple encourait. Mais, ni le roi ni personne n'avait jamais accordé foi aux prophéties de cette jeune fille, qui tenait pourtant son don d'Apollon. Elle avait, en effet, repoussé les avances de ce même dieu, qui se vengeait ainsi de son dédain.

Tout au long du jour, un joyeux cortège escorta les robustes gaillards qui se relayaient pour traîner jusqu'à Ilion le superbe cheval qui allait causer sa ruine. Il cachait, dans ses flancs creux, des guerriers intrépides. Le rusé Ulysse, qui avait eu l'idée de ce stratagème, commandait à tous. Le soir venu, lorsque le colosse,

² *Timeo Danaos et dona ferentes*. Virgile, *Énéide*, II, 49.

au prix de mille efforts, fut enfin installé sur l'acropole, le peuple se jeta dans tous les débordements d'une fête qui devait célébrer la victoire, jusqu'à ce que la plus lourde ivresse vînt leur imposer le sommeil.

Je veillais, en proie à l'angoisse. Dans le pesant silence qui régnait désormais, j'entrevois l'effroyable drame qui se préparait. Comme n'importe quelle fille de l'Argolide l'eût fait à ma place, je devinais que cette prétendue offrande à Poséidon était un piège. Et seul le rusé Ulysse avait pu le concevoir. De même qu'on pouvait imaginer quels compagnons il avait entraînés dans cette entreprise téméraire. En pleine nuit, je m'approchai de la machine de guerre et, imitant la voix de leurs épouses, j'en appelai plusieurs par leurs noms. Une seule fois, j'entendis qu'on bougeait à l'intérieur ; puis, ce fut à nouveau le silence. Ulysse, bien sûr, les empêchait de révéler leur présence. Cependant, ce mouvement furtif m'avait permis de vérifier que mes soupçons étaient fondés. Que faire ? Tenter d'alerter les Troyens ou me taire ? J'étais en pleine confusion, ne sachant quel parti prendre. Saisie de malaise, j'allai m'asseoir sur les marches du temple d'Apollon et, comme hébétée, je contemplai un long moment le grand animal dont l'échine luisait sous un rayon de lune. La mort, déjà, rôdait dans la ville et, très paisiblement, tous ses habitants dormaient.

Au beau milieu de la nuit, je vis Sinon brandir une torche du haut des remparts. Un peu plus tard, armé d'un glaive qu'il avait dû voler à un gardien ivre, il frappa plusieurs coups sur les jambes du cheval. L'abattant d'une trappe fut soulevé, laissant passer les guerriers qui descendirent le long d'une corde et s'élancèrent vers les portes de la cité, qu'ils ouvrirent toutes grandes. Une foule d'hommes en armes se déversa dans la ville, comme le flot impétueux d'un fleuve en crue. Bien sûr, les assaillants avaient caché leurs navires derrière une île toute proche³. Au signal de

³ Ténédos.

leur espion, le roué Sinon, ils étaient revenus pour accomplir ce que, depuis une décennie, ils méditaient.

Ce fut le plus horrible des carnages. Les Troyens, surpris dans leur sommeil, étaient incapables de se défendre. Polyxo, j'ose à peine te dire à quelles scènes atroces j'ai assisté ! Les têtes coupées roulaient sur le sol, des femmes, jetées dans des flaques de sang, étaient violées, puis éventrées sous le regard de leurs enfants. Je vis Ménélas tailler en pièces un homme désarmé qui fuyait devant lui. Les membres volèrent de part et d'autre et la fureur de cette brute sanguinaire ne faisait qu'augmenter. Et puis, soudain, il m'aperçut et se précipita sur moi. Il était couvert de sang de la tête aux pieds. Jamais je ne pourrai oublier cette vision d'horreur. M'empoignant par les cheveux, il me força à le regarder en me criant que Sinon lui avait parlé de Déiphobos. Il ne l'avait pas encore trouvé et je devais lui dire où il se cachait. Je répondis que je n'en savais rien. Il me secoua avec force et, pointant son glaive sur ma gorge, me souffla à l'oreille sa vile menace. Si je ne lui donnais pas satisfaction, on apprendrait plus tard que la malheureuse Hélène avait été tuée par mégarde dans la confusion générale. Une femme enveloppée de ses voiles était semblable à tant d'autres ! Je savais Ménélas capable du pire. Il pouvait en effet me tuer. Mais lui seul, désormais, pouvait aussi me protéger. C'est alors que j'ai accompli la seule action de ma vie dont je me sente vraiment coupable, celle qui m'inspire les plus cuisants remords. J'aurais dû plutôt mourir. Je te révèle mon forfait, Polyxo, car je veux te montrer que je sais reconnaître mes torts, lorsque je le dois.

Mon jeune époux dormait dans notre palais. Il avait fort peu participé à la fête ; il ne s'était pas enivré et j'espérais qu'il pourrait se défendre. Sous la contrainte, j'y conduisis Ménélas. Arrivée au seuil de la chambre, je voulus crier pour avertir Déiphobos ; mais l'autre plaqua sa grosse patte sur ma bouche. Il bondit sur l'homme endormi, qu'il transperça de son glaive. Puis, il jeta le corps à terre et s'acharna sur lui. En frappant, il poussait

de grands beuglements de satisfaction. C'était, en réalité, toute la rage qu'il ressentait contre Pâris qu'il déversait sur ce cadavre. Son appétit de gloire et de richesses avait amené ce mari sans honneur à me livrer à un homme dont il n'avait cessé d'être jaloux ! Chez lui, le ridicule le disputait à l'ignoble.

Le massacre de Déiphobos était affreux ; mais le pire devait encore advenir. Les trois fils que j'avais eu de Pâris dormaient aussi dans le palais. Ménélas se mit à parcourir les différentes salles et tua au passage les innocentes servantes qui étaient accourues en entendant du bruit. Puis, il arriva dans la chambre des enfants. Ils étaient encore en bas âge. Il n'eut pitié d'aucun. Leurs déchirants appels, leurs petits corps mutilés ... Non, Polyxo, tout cela je ne peux te le décrire. C'est au-dessus de mes forces. Je pense que cette fois, au moins, tu me comprendras.

Après que Troie eut été dévastée, pillée, incendiée, Priam assassiné ainsi que tous les membres de sa famille, excepté les femmes et jeunes filles, réduites en esclavage, cet être monstrueux m'a ramenée à Sparte. Le retour fut long. Les années qui suivirent furent bien pénibles. Ménélas avait pour concubine une esclave. Elle lui avait donné deux fils, ceux-là mêmes qui m'ont exilée lorsqu'il est mort. Pourtant, de son vivant, j'ai dû jouer le rôle de l'épouse reconnaissante. Je n'avais pas le choix. Ainsi, lorsque Télémaque, le fils d'Ulysse, est venu nous rendre visite afin d'obtenir des nouvelles de son père, il m'a crue sereine. Depuis longtemps s'était créée la légende d'Hélène dont l'enlèvement par Pâris avait été la cause de la Guerre de Troie et qui devait à la bravoure et la générosité de son époux d'avoir retrouvé son foyer, où elle coulait des jours paisibles. Une légende qui a suscité la rancœur et la haine de milliers de femmes, épouses, mères, sœurs ayant perdu, dans cette guerre, l'être qu'elles chérissaient. De bien des hommes aussi, lorsque cette fable ne les faisait pas rêver et me désirer. Voilà, Polyxo, toute la vérité sur Hélène !

Ce que je me reproche, c'est d'avoir eu peur du glaive pointé sur ma gorge. Je me suis affolée. J'aurais dû penser tout de suite que, en réalité, Ménélas ne pouvait pas me tuer. En effet, les Atrides avaient entraîné les prétendants dans ce conflit sous le prétexte de venger l'honneur d'un prince. Il fallait donc qu'ils ramènent Hélène à Sparte, afin que le mensonge soit à jamais reconnu comme une vérité. Ainsi s'est trouvé confirmé ce que je t'annonçais dans une précédente lettre : les meurtres, le pillage, le saccage d'une ville, tout n'était que le corollaire d'une expédition punitive. Les Grecs pouvaient en outre se glorifier d'avoir soumis la Troade et d'en avoir rapporté d'immenses richesses.

J'aurais dû refuser de livrer Déiphobos. Me rappeler tout cela aujourd'hui ranime un remords que je croyais avoir définitivement étouffé. Je me suis retournée vers mon passé, je te l'ai raconté, Polyxo, dans l'espoir que, enfin, tu aies pitié de ton amie d'enfance. Est-ce trop te demander ?

XXIV

Ennemie implacable, aucun de mes tourments ne pourra donc t'émouvoir ! Pourquoi t'acharnes-tu ainsi sur la pauvre Hélène ? Ne te suffisait-il pas de faire garder ma porte par tes femmes guerrières ? Ce matin, elles sont entrées dans ma chambre à grands fracas, les unes en armes, les autres traînant des paniers chargés de briques. Elles ont aussi apporté une coupe en pierre, dans laquelle elles ont mélangé du sable, de la chaux et de l'eau pour confectionner un mortier. Puis, elles ont entrepris de murer ma fenêtre, ne laissant, tout en haut, qu'un espace à peine assez large pour passer la main. Leur besogne achevée, elles sont reparties, me laissant seule dans la pénombre, abasourdie par tant de méchanceté.

Je ne verrai donc plus le jour ? Ce n'était pas assez de faire d'Hélène ta prisonnière. Tu me mets, encore en vie, dans un tombeau. L'air, ici, manquera bientôt. J'étouffe déjà. Que veux-tu de moi ? Car tu attends bien quelque chose puisque, ce soir, tes servantes m'ont apporté des lampes et que personne ne m'empêche de t'écrire. Sans doute veux-tu que je te dise comment est mort Tlépolémos ? Tu te doutes bien qu'Hélène, la Grecque qui vivait parmi les Troyens, a vu ce que d'autres n'ont pu voir. Tu as constaté, en lisant mes lettres, que je ne cherche pas à te mentir. Tu attends de ma part un récit véridique et précis sur l'unique sujet qui te préoccupe. Je le ferai, triste reine Polyxo ! Mais pas avant que tu ne m'aies rendu la lumière du jour. Il faudra d'abord que tu fasses détruire le mur qui obstrue la seule ouverture par laquelle je peux avoir un aperçu sur le monde extérieur. Ne demande pas à une emmurée vivante d'apaiser ton

angoisse ! Retiens-moi prisonnière tant que tu voudras, mais au moins laisse-moi contempler la mer ! Son ample respiration m'insuffle un reste de vigueur. Laisse mes yeux s'éblouir de ses lointains reflets, de ses ondulations, de ses étirements ; permets-moi d'entendre ses clameurs lorsque la tempête ébranle la côte ! Plus encore que du ciel, j'ai besoin de la mer. C'est en elle que je puiserai l'énergie nécessaire pour combler ton attente. Et songe, enfin, que si tu m'ôtes la vie tu n'obtiendras jamais la réponse que tu espères !

XXV

Selon ta déplorable habitude, tu n'as pas daigné répondre à ma lettre ; mais je dois tout de même avouer que tu as réussi à me surprendre. En effet, quel émerveillement aujourd'hui, lorsque ton intendante est entrée dans ma chambre, escortée de plusieurs servantes ; les unes portant des flambeaux, les autres ma plus belle tunique, mon voile brodé de fils d'or et tous les bijoux qui m'avaient été dérobés ! Elles m'ont préparé un bain parfumé, où j'ai pu me plonger avec délice et, comme le faisaient autrefois mes chambrières, elles m'ont enveloppées dans un drap souple et moelleux pour me sécher. Avec des gestes précis et gracieux, elles m'ont aidée à m'habiller et à fixer mes riches parures. Enfin, elles m'ont servi un repas léger, mais raffiné. Depuis longtemps, j'avais oublié la saveur des mets qu'elles me présentaient. C'était comme un beau songe. Et pourtant, je ne rêvais pas. Ces femmes étaient bien réelles. J'étais donc arrivée au terme de mes souffrances ! À l'évidence, tu me libérais afin que je puisse te raconter, de vive voix, la fin héroïque de ton cher Tlépolémos. Ta colère s'était apaisée. Ma ténacité avait porté ses fruits. Nous allons nous entendre.

Étant fin prête, j'ai demandé à l'intendante si la reine pouvait me recevoir tout de suite. Avant de me répondre, elle a frappé dans ses mains pour chasser les servantes ; puis, reprenant son air revêché et son ton cassant, elle m'a détrompée. Non ! la reine n'avait pas l'intention de me recevoir. Le motif de ces préparatifs était tout autre. Je devais assister au banquet qu'elle donnait le soir même en l'honneur de son fils, qui était de retour dans l'île. Cependant, il m'était défendu de parler au prince. Et, bien

entendu, je devais afficher le visage serein et heureux de l'hôte traité avec bienveillance. Si je faisais quoi que ce soit qui puisse l'inciter à se poser des questions sur le sort qui m'est habituellement réservé, je serais durement châtiée. On obstruerait tout à fait ma fenêtre et ce repas serait pour moi le dernier.

Polyxo, ma chère, c'est une bien étrange comédie que nous allons jouer toutes deux devant ton fils ! Je m'étonne que tu y sois toi-même contrainte. Toutefois, je ne suis pas en mesure de discuter tes ordres. Je me conformerai à tes exigences. Tu n'auras pas à m'infliger cette mort atroce. Ton fils, à ce qu'on m'a dit, repart demain. Sois tranquille, il ne se doutera de rien !

XXVI

Que me reproches-tu encore, Polyxo ? Ne me suis-je pas comportée ainsi que tu me l'avais ordonné ? Je n'ai rien laissé paraître de ma détresse face à ces nombreux courtisans que tu avais conviés au banquet. Sans doute pour éviter d'avoir à me parler, tu m'avais placée loin de toi. Il se peut que certains de tes convives aient désapprouvé ce manquement aux usages envers une personne qui fut reine de Sparte et reste, soi-disant, ton hôte. Est-ce ma faute ?

Pour ma part, j'ai joué le mieux possible le rôle que tu m'avais imposé. Avec dignité et discrétion, me semble-t-il. Et sans forcer le trait. Tu ne prétendais tout de même pas me voir sourire ou rire ? Chacun sait que je suis veuve. Peut-être es-tu mécontente parce que j'ai quitté la table de bonne heure ? Comprends que je n'ai plus l'habitude des joyeuses compagnies et des fêtes. Je vis depuis si longtemps recluse et solitaire. Tout ce monde, ce bruit, cette agitation m'étourdissaient. Je me sentais si fragile ! Lorsque l'aède s'est mis à chanter, j'ai senti que mon cœur se brisait : il évoquait la guerre de Troie, les hauts-faits des héros achéens. Ces récits que les aèdes racontent partout, chacun à sa façon, je les ai écoutés, autrefois, jusque dans mon propre manoir à Sparte. À l'époque, je réussissais à faire bonne figure ; mais je n'ai plus la même endurance. Les tourments que tu m'as fait subir m'ont rendue vulnérable. J'allais éclater en sanglots. Il fallait me retirer.

On m'a donc raccompagnée à ma chambre. Ou devrais-je dire ma prison ? Tes femmes m'ont ôté, sans ménagement, mes beaux atours et les ont emportés. Pour me couvrir, j'ai dû reprendre ma vieille tunique d'esclave, de plus en plus élimée. Je suis restée seule, dans le noir absolu, grelottant de froid ou peut-être de

fièvre. Le matin, un rayon de soleil a filtré entre les briques qui obstruent ma fenêtre. Étendue sur mon lit, j'ai longtemps contemplé la lente progression de ce trait de lumière sur les murs de mon cachot. J'attendais le retour des servantes. En vain ! J'ai vécu cette même attente trois jours de suite, sans aucune nourriture. Je disposais juste d'un pichet à demi rempli d'eau pour ma soif. Quand elles sont revenues, je ne les ai pas entendues entrer. J'avais dû perdre connaissance. Elles m'ont ranimée et m'ont forcée à avaler un épais brouet. Puis, elles sont reparties en me laissant des lampes. La reine, dans sa magnanimité, me permettait de lui écrire. Cette fois encore, je t'obéis.

XXVII

Perfide reine, tu as rompu le pacte ! Sans aucun motif, tu as encore durci les conditions de mon emprisonnement. Je n'ai commis aucune action qui puisse justifier ce regain de sévérité. Pourquoi faut-il que, désormais, trois de tes femmes guerrières dorment dans mon réduit, alors que l'air se fait si rare ? Quel rôle leur as-tu assigné ? Leur présence est obsédante. Je me sens épiée jusque dans mon sommeil et perpétuellement menacée.

Je vais mal, Polyxo. Les souvenirs douloureux que j'ai évoqués pour toi ont fait naître en mon cœur une angoisse que je ne sais plus réprimer. Ils ont ouvert une brèche dans laquelle s'engouffre le doute. Peu à peu m'envahit ce sentiment de culpabilité que tu as tant voulu m'imposer. Longtemps, j'ai été persuadée que la guerre n'avait pas eu lieu à cause de moi. J'étais certaine que les princes achéens auraient bien fini, de toute façon et sans se rallier sur mon nom, par se coaliser pour entreprendre cette expédition contre Priam. Car les hommes ne savent pas rester sans batailler. Mais, au fond de ce cachot obscur, tout en moi a changé. Mes convictions s'effondrent et laissent place aux remords. Ainsi, cette nuit ai-je cru entendre la voix de Déiphobos et les plaintes de mes enfants. Une autre nuit, d'autres voix, tristes et lointaines, ont égrené les noms des héros qui ont péri sous les murailles de Troie. Et toujours, des lamentations lugubres me tiennent en éveil, des souffles rageurs passent sur ma nuque. Un matin, j'ai interrogé tes guerrières. Deux d'entre elles n'avaient rien remarqué de suspect et se sont moquées de mes frayeurs. Mais la troisième m'a déclaré qu'elle avait en effet ressenti la présence d'êtres menaçants. Et, bien sournoisement, elle a évoqué les Erinyes, qui persécutent les mortels coupables. Depuis, cette suggestion me hante.

Mes forces m'abandonnent. Je ne résiste plus. Il faut que j'en finisse. La mort est le seul moyen de m'échapper de ce cachot où tu m'as jetée. N'est-ce pas ce que tu voulais, Polyxo : me pousser au suicide ? Aujourd'hui, j'ai dit à mes geôlières que je leur confierai une dernière lettre pour la reine et que, durant quelques nuits, elles devront me laisser seule. Elles ont bien compris mes intentions et ont accepté ma requête. Elles m'ont apporté une corde solide et m'ont aidée à la fixer à la poutre du plafond. Toujours aux aguets derrière ma porte, elles entendront sûrement le bruit du tabouret qui roule sur le sol, lorsque je le renverserai.

Je ne tarderai pas à accomplir le geste que tu attends. Tu peux t'enorgueillir d'avoir vaincu Hélène, celle qu'aucune épreuve n'avait pu briser. Ainsi auras-tu assouvi ta rancune. Oseras-tu priver mon corps d'une digne sépulture ? Il te faudrait alors compter avec la fureur de mon âme errante, car l'impiété envers les morts est le pire des crimes. Les dieux eux-mêmes en seront indignés.

ÉPILOGUE

XXVIII

Polyxo, misérable dupe, avec quelle délectation je t'écris cette lettre, car j'imagine ton immense dépit lorsque tu la liras ! Elle aura mis bien du temps à te parvenir. Je suis si loin de Rhodes !

Selon mes instructions, elle aura été confiée, au lever du jour, au premier pêcheur solitaire que mon messager aura rencontré aux abords de ton île, avec l'ordre de la porter aussitôt au palais. Mais, avant même qu'elle te soit remise, le messager aura repris la mer et tu ne sauras jamais d'où il venait. Bien entendu, je ne te donnerai aucun indice sur le lieu où je me trouve à présent. Sache seulement que j'y suis fort bien et que ma joie de vivre est intense.

Ma pauvre Polyxo, ce n'est certes pas le premier déplaisir que je t'aurai causé depuis mon départ de Rhodes. Toi qui avais tant fait pour me pousser au suicide et te réjouissais à l'idée de pouvoir contempler le cadavre d'Hélène pendu à une poutre, quelle a dû être ta déception, lorsque que tu as trouvé la chambre vide, tes femmes guerrières ligotées, bâillonnées et attachées aux colonnes du vestibule ! Je ne peux m'empêcher de rire en songeant à ta stupéfaction et à ta rage. Je m'étais enfuie ! Les portes étaient grandes ouvertes. Quelqu'un m'avait sauvée. Mais qui ?

Je me fais un plaisir de t'éclairer sur ce point. Vois-tu, ma chère, tu es très ingénieuse en fait de mesquineries et superbement perfide. Les souffrances que tu m'as infligées devaient logiquement me conduire vers la fin misérable que tu m'avais assignée ; mais tu n'as pas pu tout contrôler. Tu t'es

desséchée dans ton rôle de digne veuve et surtout ton obstination à te venger. Tu ne sais plus ce que peuvent être le coup de foudre, le désir ; tu es devenue incapable d'imaginer jusqu'où peut mener la passion amoureuse, si bien que certains signes t'ont échappé.

Lorsque tu m'as accueillie à mon arrivée à Rhodes, tu étais très occupée à jouer la comédie de l'amie sincère et tu n'as pas pris garde à un détail, que j'ai tout de suite remarqué. Pour ma part, je me suis fort amusée de l'étincelle qui s'allumait dans les yeux du jeune prince et j'ai tout de suite compris ce qu'elle signifiait. Tout au long de ma vie, j'ai suscité le désir des hommes, dès le premier regard ; j'y suis accoutumée. Je n'y ai d'ailleurs accordé que peu d'importance. Durant ces premiers jours, seule ton amitié comptait pour moi. Après les festivités, tu as confié à ton fils une mission lointaine et, dès son départ, tu as entrepris de me tourmenter. Mais, il est revenu plus tôt que prévu. Et ce retour inopiné t'a prise de court. J'étais encore en vie. Tu ne pouvais pas me faire exécuter durant sa présence au palais. Comment justifier ton acte ? Tu m'avais reçue si chaleureusement lors de son précédent séjour ! Quel méfait aurais-je pu commettre, durant son absence, quel acte criminel, passible d'une condamnation à mort ? Un complot fomenté contre ta personne ? Avec l'aide de mes trois petites servantes, peut-être ? C'était invraisemblable. Puisqu'il repartait dès le lendemain, le mieux était de ne pas éveiller ses soupçons et donc de me faire paraître au banquet du soir, sous les conditions que tu m'avais imposées. Le choix semblait judicieux ; mais ce fut ta perte !

En dépit des précautions que tu avais prises, est arrivé ce que tu voulais empêcher. Le prince était attablé, avec ses compagnons d'armes, à bonne distance de la place que tu m'avais assignée, mais il s'était arrangé pour me faire face. Tout au long de la soirée, son regard ardent était posé sur moi. Le tien, sévère, glacé, l'était aussi, par moment ; mais, tu ne pouvais sans cesse me surveiller, car tu es reine et, par petits groupes, tes courtisans venaient te présenter leurs respects. En maintes occasions, tu te

trouvais entourée et je disparaissais à ta vue. Je ne manquais pas, alors, d'adresser à ton fils le plus doux des sourires, celui que je sais le plus envoûtant. Chaque fois, son visage s'illuminait. Je voyais qu'il devenait sourd aux propos de ses voisins et qu'il s'agitait sur son siège. Il était en mon pouvoir. À la fin, n'y tenant plus, il s'est levé et, saisissant le moment où un notable prononçait devant toi son interminable compliment, il s'est approché. Tandis qu'il se penchait vers moi pour me saluer, j'ai ramené mon voile sur mon visage, afin que personne ne puisse voir que je parlais et je lui ai murmuré : « Sauvez-moi ! La reine a résolu de me tuer ». Il est devenu blême. Un instant, ses traits se sont figés dans une expression de froide colère ; puis, il s'est repris et m'a répondu à voix basse : « Tenez-vous prête ! Je reviendrai ». Aussitôt, il est allé rejoindre ses compagnons, ne laissant plus rien paraître de son émotion. Voilà, chère Polyxo, ce qui a décidé de mon sort et comment tu as été jouée !

Ce qui a suivi son départ du lendemain, tu le sais. Mon nouvel enfermement, tes tracasseries, tes cruautés. Hélène qui, soi-disant convaincue de sa culpabilité, est saisie de remords ; enfin, se croyant harcelée par de prétendues Erinyes, simulées par tes servantes, perd la raison et t'annonce son suicide. C'était mon ultime ruse. Les mesures drastiques que tu prenais pour achever de me briser me montraient clairement que tu étais pressée d'en finir. Tu ne voulais pas laisser ton fils te surprendre à nouveau. Je devais trouver le moyen de temporiser. Savoir qu'Hélène allait s'infliger elle-même le plus lamentable des châtiments pouvait te convaincre de patienter encore un peu. C'est donc ce que je t'ai annoncé dans ma dernière lettre.

Je dois t'avouer que j'ai connu, ensuite, des jours d'angoisse. Le jeune guerrier allait-il revenir à temps ? N'allait-il pas changer d'avis, prendre le parti de sa mère ou tout simplement se désintéresser de mon sort et la laisser agir ? À mesure que le temps passait, mes craintes augmentaient. Enfin, une nuit, j'ai entendu du bruit dans le vestibule, à peine quelques

cris, aussitôt étouffés. Tes fausses Erinyes ont été rapidement maîtrisées. Un homme a fait irruption dans ma chambre. La porte grande ouverte laissait entrer la clarté de la lune, qui dessinait les contours d'un superbe corps d'athlète ; mais je n'ai reconnu son visage qu'à l'instant où il m'a saisie dans ses bras et emportée à l'extérieur. Ton cher fils m'a tenue ainsi sur son cœur, sans jamais me laisser toucher terre, jusqu'au port. Il semblait que, pour lui, j'étais aussi légère qu'une plume. Il courrait si vite ! Je sentais les muscles de sa poitrine se gonfler contre mon sein à chaque bond qu'il effectuait ; car il sautait d'un rocher à l'autre, ayant pris un chemin peu praticable, pour la seule raison qu'il était le moins en vue depuis le palais. L'odeur de sa peau toute humide de sueur me plaisait déjà. Je pensais que cet enlèvement était beaucoup plus excitant que celui accompli par Pâris, car, cette fois, l'exploit n'était pas favorisé par un odieux compromis. Mon ravisseur était plus attirant encore. Et si jeune !

À peine étions-nous sur le pont du navire, les marins ont largué les amarres. Ils ont ramé de toute leurs forces jusqu'en haute mer ; puis, ils ont hissé les voiles, qui se sont déployées au souffle de la brise. À la proue, sous un dais, on avait disposé de moelleux coussins pour nous étendre. La nuit était douce. J'ai enfin ôté ma tunique de captive. J'étais nue. Mais je t'assure que je n'ai pas risqué de prendre froid car, à partir de cet instant, il n'y eut pas une parcelle de mon corps qui ne fût, tour à tour, couverte de caresses et réchauffée par des lèvres gourmandes. Ton fils est un merveilleux amant, tout à la fois, vigoureux et tendre, à l'égal de son père, qui m'avait initiée au plaisir dans ma prime jeunesse. Il lui ressemble tant ! Même stature, même musculature harmonieuse, même élégance du geste et souplesse dans ses mouvements. Et jusqu'au nom qu'il portera désormais. Il s'appelait, en effet, Polyxo-Tlépolémos ; mais tu t'es approprié le premier de ses prénoms, sous prétexte que tu étais sa tutrice. Garde-le ! Nous n'en voulons plus. Il m'est si agréable de l'appeler tout simplement Tlépolémos.

Le jeune Tlépolémos sait me donner autant de plaisir que mon prétendant d'autrefois, qui était aussi mon premier amour. En prononçant ce nom, je les appelle tous les deux dans nos nuits voluptueuses, et tu n'imagines pas l'extrême jouissance qu'ils me procurent. Je te laisse à ta guise pleurer le héros Tlépolémos, mort à la Guerre de Troie. Quant à moi, je le rappelle parmi les vivants, lui rends sa force et sa virilité en le serrant dans mes bras, alors même que j'étreins ton fils. Et ces embrassements sont une véritable fête des sens, car l'un et l'autre rivalisent d'ardeur. Toi, pauvre femme, tu les as perdus tous les deux : l'époux que tu ne sais pas faire revivre dans ton cœur et le fils dont tu as suscité l'inimitié par des comportements injustes.

En effet, quelle mère es-tu, Polyxo ? Depuis des années, Tlépolémos a atteint l'âge légal pour régner et tu t'obstines à occuper son trône. Tu l'as trop longtemps leurré par de vaines promesses et expédié sur les mers dans des missions lointaines et souvent périlleuses afin de l'écarter du pouvoir. Il est à bout de patience. Tu as de la chance que sa passion le retienne auprès de moi. Mais, dis-toi bien qu'il suffirait d'un seul mot d'Hélène pour qu'il prenne les armes. Son armée, nombreuse et bien entraînée, lui est fidèle. Dès qu'il en donnera l'ordre, la flotte cinglera vers Rhodes pour la soumettre et te destituer. Le malheur te guette. Car ce ne sont pas tes femmes guerrières, et encore moins tes conseillers cacochymes qui résisteront à l'assaut de ses valeureux compagnons.

Hé oui, ma chère, c'est toi à présent qui te trouves à ma merci ! Pour les tourments que tu m'as infligés, ton fils me laisse le choix de ma vengeance. Serai-je indulgente ou cruelle ? Et qu'as-tu fait toi-même ? Ce n'est certes pas à ta compassion que je dois d'être en vie. Et pourtant, n'ai-je pas longtemps cherché ta compréhension et, à défaut, ton pardon ? J'ai invoqué en toute sincérité notre amitié de jeunesse, notre enfance heureuse à la cour de Tyndare. Tu t'es montrée insensible à ces souvenirs. Je t'ai confié mes tribulations et mes deuils. Rien ne pouvait t'émouvoir.

J'ai dû me rendre à l'évidence : tu m'avais, de toute façon, condamnée. À partir de ce moment, mes lettres ne furent plus qu'une ruse pour tenter de différer le moment où tu déciderais ma mort. Je m'y plaignais beaucoup, afin que tu te réjouisses de mes souffrances et que cette délectation soit telle que tu ne puisses plus t'en passer. Lorsque j'ai évoqué les péripéties de la guerre et le siège des Achéens sous les murailles de Troie, mon but était de susciter ta curiosité et de te tenir en haleine. Toutefois, je ne t'ai jamais menti sur les faits ni sur les prémisses de ce conflit. Je t'ai raconté ce que je sais, ce que j'ai vécu. Je ne renie absolument rien de mon témoignage. Faisant appel à ton intelligence, je t'ai même révélé des secrets qui devaient t'éclairer sur le vrai mobile de cette expédition. Mais rien ne pouvait t'adoucir ni te raisonner. Tu étais enivrée par ton désir de vengeance. Les jours passaient ; tu devenais plus redoutable encore. L'étau, sur moi, se resserrait ; il allait bientôt se fermer tout à fait. Dans ce jeu cruel, il me restait pourtant une dernière carte. C'est habilement que je te faisais attendre des révélations sur la mort de ton époux. Il en allait de ma survie ; mais pour combien de temps ? Enfin, le retour anticipé de ton fils a précipité les événements. Bon gré, mal gré, tu t'es trouvée dans l'urgence de conclure. Afin de repousser encore cette échéance, je t'ai fait parvenir de prétendus aveux et l'annonce de mon imminent suicide. C'est grâce à ce stratagème que Tlépolémos a pu me sauver. Encore faut-il que tu saches que jamais je n'ai désespéré de rester en vie ; mais toute ma stratégie visait à laisser au destin le temps de s'accomplir.

N'espère donc pas ma clémence, Polyxo ! Désormais, la vengeance a changé de camp. Lorsque, enfin, Tlépolémos aura pris le pouvoir, je gage que les notables lui feront allégeance, à la fois par peur des représailles et parce que ce pouvoir lui revient de droit. Quel sort te sera, alors, réservé ? Ton fils hésitera peut-être à te faire exécuter. Cependant, il te sait fourbe et cruelle, dévorée d'ambition et, par conséquent, dangereuse. Il devra faire en sorte que tu ne sois plus en état de nuire. Mon avis est que ce réduit, où tu m'as enfermée et dont tu as fait murer la fenêtre, te

conviendrait assez bien. Cette prison aménagée à ta façon offre, en effet, une excellente solution à la question qu'il devra se poser. Je ne manquerai pas de la lui suggérer. Je t'imagine fort bien tâtonnant dans l'obscurité de cette cellule, pieds nus, comme je l'étais, et vêtue d'un haillon d'esclave. Car j'ai gardé le mien en souvenir. Je te l'offrirai généreusement. Je te ferai aussi cadeau d'une paille. Ainsi, lorsqu'il t'arrivera de te sentir mourir de faim, tu pourras toujours dévorer la paille de ton matelas. Je n'avais pas cette chance ; le mien était en crin.

Toutefois, il t'est encore possible de t'amender. Il suffit que tu annonces solennellement aux membres de ton Conseil que ton fils règnera désormais sur Rhodes, avec Hélène, sa chère épouse. Tu enverras des messagers pour proclamer cette nouvelle dans toute l'Hellade. Elle nous parviendra certainement. Dans ce cas, il se pourrait que les conditions de ton emprisonnement soient un peu moins dures. Mais, si tu préfères t'obstiner dans ton refus, tu sais ce qui t'attend.

Pour quelque temps encore, je souhaite vivre, ici, avec Tlépolémos, dans les délices de l'amour partagé et de l'insouciance. Nous sommes si heureux ! Depuis longtemps, à ton insu, le prince avait noué des liens avec nos hôtes et les avaient ralliés à sa cause. Il leur avait, tout récemment, annoncé ma venue et ils m'ont réservé un accueil festif. La vie au sein de cette cour très hospitalière est agréable. Nous pouvons aussi, en toute sécurité, effectuer de longues promenades dans un paysage qui est un ravissement pour les yeux. Nous avons ensemble des conversations fort animées, tantôt sérieuses et tantôt enjouées. Ce navigateur expérimenté me charme, lorsqu'il évoque ses lointains voyages et les monstrueuses tempêtes affrontées en mer. Il sait me faire rêver. Son esprit est vif et sa sensibilité s'accorde parfaitement avec la mienne. Il est aussi très curieux de ma vie aventureuse et jamais tout à fait rassasié de mes récits. Nos échanges d'idées deviennent parfois tout aussi passionnés que nos ébats amoureux. Bien sûr, je ferai durer cet inestimable bonheur

autant que possible. Ce délai te permettra de réfléchir. Mais, prends garde ! Tlépolémos n'oublie pas qu'il est le souverain légitime de Rhodes. Ses compagnons le pressent déjà d'agir. Il ne pourra pas contenir leur impatience très longtemps. Lorsqu'il manifestera lui-même le désir d'entreprendre l'expédition que son armée brûle d'accomplir, je l'y encouragerai à mon tour. Il sera bientôt le maître de Rhodes. Je régnerai à ses côtés. Et tu seras ma captive, malheureuse Polyxo !

Je ne saurais conclure cette lettre sans te transmettre les excellentes nouvelles qui viennent de m'être annoncées. Tu te souviens certainement de mon neveu Oreste. Son père, Agamemnon, avait été assassiné à son retour de Troie par l'usurpateur Egisthe, avec la complicité de ma sœur Clytemnestre. Afin de le venger, le jeune homme avait accompli un double meurtre. Marqué par le crime de matricide, il avait connu des années d'errance avant d'être enfin acquitté par l'Aéropage d'Athènes, qui a estimé qu'il n'avait fait que son devoir. Après bien des épreuves, il a pu reprendre possession du royaume de Mycènes. Or, il vient d'accomplir un nouvel exploit. Il a chassé de Sparte Nicostratos et Mégapenthès, tes complices. Les Lacédémoniens supportaient mal d'être gouvernés par ces fils d'une esclave. Oreste, lui, descend de Tyndare. Aussi a-t-il remporté tous les suffrages, et le trône lui a été offert. Mieux encore, il a épousé ma chère fille Hermione. Ce puissant roi sera donc mon allié et, bien sûr, celui de Tlépolémos, seigneur de Rhodes.

Décidemment, les circonstances ne te sont pas favorables. Te voici isolée, sans appui, sans recours ! En cherchant à me nuire, tu as tout perdu, ayant suscité ma colère et la haine de ton propre fils. Mais qu'espérais-tu donc, pauvre sotte ? Quelle impudence de te mesurer à Hélène ! Quelle présomption de vouloir la contraindre à une fin misérable ! Tu me connais depuis l'enfance. N'as-tu pas observé que je sors victorieuse de toute adversité, confortée après les pires épreuves, saine et sauve au milieu des victimes des plus

violents conflits, indemne là où coule le sang et la chair se déchire, libre de toute entrave dans les entreprises les plus compliquées, parfaitement lisse et rayonnante dans les situations les plus scabreuses, admirée par le plus grand nombre même si l'on me croit responsable du fléau de la guerre, toujours enviée, toujours désirée et, lorsque je le veux, passionnément aimée ? À quelle aberration t'a conduite ta haine, misérable Polyxo ! Ignorais-tu donc que je suis fille de Zeus, éternellement belle et, par la volonté de mon divin père, tout simplement immortelle ?

Du même auteur pour La Vie des Classiques
L'Ouverture de la mer. Journal de Tiron d'Alexandrie

© 2019 La Vie des Classiques
Retrouvez-nous sur www.laviedesclassiques.com